

## COMPARAISON

ENTRE

LES USAGES DE LA SOCIÉTÉ AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET CEUX DE LA SOCIÉTÉ A NOTRE ÉPOQUE,

PAR MADAME DE GENLIS.

« Au dix-huitième siècle, les femmes âgées exerçaient un grand empire (1). Pour être au nombre de celles qui obtenaient cette prépondérance, il fallait en général de l'esprit et une bonne maison. Avec ces deux avantages qui, réunis, n'étaient jamais communs, on devenait les oracles de la société. Madame de Puysieux Sillery et la maréchale de \*\*\* étaient alors particulièrement citées. Tous les étrangers de distinction se faisaient présenter chez ces deux dames, ainsi que tous les débutants à la cour et dans le grand monde. Il fallait pour y réussir obtenir préalablement leur approbation. Elles n'attaquaient ni l'honneur ni la réputation de personne, mais elles jugeaient en dernier ressort l'esprit, le ton, les manières. Des gens d'un âge mûr les consultaient souvent sur les

usages, les procédés tenant à la délicatesse des sentiments, et sur les diverses expressions de langage. Elles siégeaient dans de véritables tribunaux où l'on jugeait et punissait des torts que les lois ne pouvaient atteindre. Là on n'envoyait ni en prison ni à l'échafaud, mais on terrassait les coupables en déclarant à l'unanimité : qu'ils méritaient d'être bannis de la bonne compagnie. Cette sentence toujours exécutée paraissait toujours foudroyante ; car on bouleversait l'existence d'une personne avec ces mots : *Tout le monde lui a fait fermer sa porte.*

» Les femmes dont nous venons de parler, entre autres maximes plus importantes, avaient établi celles-ci, qu'on est tout étonné d'être obligé de rappeler aux personnes de notre siècle :

» Il est fort ridicule qu'une femme, et surtout un homme, paraissent occupés de leur toilette.

» Parler d'une voix éclatante, gronder ses domestiques à table et devant des étrangers sont des choses de bien mauvais goût.

» On ne doit parler qu'en famille des détails intérieurs et des affaires de famille, parce que ces conversations sont ennuyeuses pour les autres qui n'y comprennent rien, et parce qu'il est impoli d'avoir en leur présence un entretien auquel ils ne peuvent se mêler.

» Appeler les actrices par leur nom tout court est de très-mauvais ton dans la bou-

(1) « Le costume des vieilles femmes de ce temps-là avait un grand avantage pour elles ; c'était de ne ressembler en aucune façon à celui des jeunes femmes, avec lesquelles on ne trouvait jamais lieu d'établir une comparaison toujours défavorable aux douairières ; celles-ci étaient alors des espèces de figures à part. Je ne doute pas que le manque de respect des jeunes gens d'aujourd'hui pour les vieilles femmes ne provienne en grande partie de l'accoutrement qu'elles sont obligées de porter ; car enfin on ne saurait s'attendre à ce que des étourdis puissent distinguer la différence qui existe entre la docilité pour l'usage et la prétention ridicule. » (Mémoire de la marquise de Créqui.)



che d'une femme, et dans la bouche d'un homme c'est une indécence.

» La prétention d'être plaisant et de faire rire rend souvent ridicule et ôte toute noblesse. Le rôle de bouffon n'en a point. Il ne faut pas confondre une gaieté douce et spirituelle avec la gaieté grossière et bruyante de la mauvaise compagnie, ou des gens dépourvus d'esprit et de délicatesse.

» Il est impoli et même ridicule, au milieu de ses amis, de ne s'occuper que d'une seule personne. Nous ne pouvons nous empêcher de préférer au fond du cœur celles qui nous paraissent les plus aimables, mais il ne faut pas le témoigner assez hautement pour blesser les autres.

» La moquerie de la bonne compagnie, dans la conversation, ne doit jamais être que de la gaieté mêlée d'un peu de malice.

» Se permettre, même sans attaquer leur honneur, des médisances et des railleries sur les gens que l'on reçoit, c'est en quelque sorte manquer aux devoirs si sacrés de l'hospitalité.

» Il serait très-grossier de parler en général d'une chose fâcheuse qu'une personne présente pourrait s'attribuer, et qui pourrait lui rappeler une vérité désagréable ou un malheur, comme si l'on parlait de borgnes et de bossus devant des personnes borgnes ou bossues; ou si, devant des gens de soixante ans passés, on disait, en parlant de quelqu'un de cet âge, que c'est un vieillard ou une vieille femme.

» La crainte des étourderies, des imprudences, qui pouvaient provoquer le blâme des redoutables censeurs auxquels on accordait tant d'empire, avait peut-être fait établir l'usage de loger ses enfants chez soi pendant plusieurs années après leur mariage, afin de les produire et de les guider dans le monde. Les personnes les plus riches se trouvaient toujours convenablement logées lorsqu'elles l'étaient chez leurs parents.

» Toutes les dames avaient ou des de-

moiselles de compagnie, ou des brodeuses qui travaillaient toujours auprès d'elles. L'esprit de cet usage était le même qui portait les femmes à faire prendre un flambeau à leurs domestiques lorsqu'elles sortaient le soir; on voulait dans toutes ses actions des témoins et de la lumière.

» Les femmes qui vivaient dans leurs terres avaient des demoiselles de compagnie pour avoir véritablement une compagnie dans la solitude d'un château. On les avait à Paris par décence. Il est fâcheux qu'on ait supprimé cette espèce de représentation; c'était une ressource honorable pour les jeunes personnes bien élevées et sans fortune.

» Dans toutes les maisons de campagne, chez les princes et chez les particuliers, on se rassemblait après le dîner, c'est-à-dire depuis trois heures jusqu'à six, pour faire une lecture avant l'heure de la promenade. Les ouvrages que l'on choisissait étaient ordinairement des livres d'histoire, des voyages, des pièces de théâtre. On attachait tant de prix au talent de bien lire tout haut, que beaucoup de personnes prenaient des leçons de Lekain, de Molé et de mademoiselle Duménil.

» On jouait des proverbes, ce qui demandait de l'esprit; car ces proverbes étaient de petites comédies-impromptu. On a quitté cet amusement pour des charades qui n'exigent assurément aucuns frais d'esprit.

» On ne soupe plus, parce que les spectacles finissent à onze heures du soir, et cela seul a produit un grand changement dans la société. Après le dîner, on veut faire des visites ou aller au spectacle; on est distrait, préoccupé, on regarde sa montre; toutes ces choses ne donnent ni un maintien, ni une conversation aimable. Le souper jadis terminait la journée; on n'avait plus rien à faire, on ne craignait plus le mouvement et l'interruption causés par les visites qui surviennent toujours après dîner; on était tout entier à la so-



ciété; au lieu de compter les heures on les oubliait; on causait avec une parfaite liberté d'esprit et par conséquent avec agrément.

» L'esprit de magnificence avait alors quelque chose de solide et de bienfaisant. La magnificence égoïste et de pure ostentation paraissait être de mauvais goût. Par exemple, tous les grands seigneurs et les princes du sang étaient de la plus modeste simplicité dans l'ameublement de leurs châteaux et de leurs maisons de plaisance : on n'y voyait que de vieux meubles gothiques, sans nulle recherche, ainsi que dans les plus belles terres du royaume. Mais les princes et les grands seigneurs avaient un luxe prodigieux dans toutes les choses qui peuvent procurer aux autres d'agréables jouissances, en chevaux, en voitures, en tables ouvertes, en logements donnés dans leurs palais, même à des personnes qui n'étaient point attachées à leurs maisons; en loges, aux spectacles, qu'ils prêtaient sans cesse à leurs amis (1).

(1) « On prêtait aussi très-souvent des calèches et des chevaux pour aller à Longchamp. Une femme de la cour sachant qu'un seigneur de sa connaissance en avait deux, lui en fit demander une. Il avait disposé de l'une et de l'autre, mais à l'instant il en fit acheter une troisième de la plus grande élégance, uniquement pour la prêter pendant quelques heures à la dame qui la lui avait demandée. Cette galanterie parut fort aimable, mais elle n'étonna point. Une grâce si obligeante était dans les mœurs des personnes distinguées par leur bon goût et par leur magnificence. »

Le luxe avait de la grandeur, parce qu'il était aussi peu frivole qu'il peut l'être. »

Nous terminerons cet article en plaçant ici la définition que plusieurs auteurs célèbres ont donnée de la politesse.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux autres; elle se montre sans peine quand on en a.

J. J. ROUSSEAU.

La politesse est à l'esprit  
Ce que la grâce est au visage;  
De la bonté du cœur elle est la douce image,  
Et c'est la bonté qu'on chérit.

VOLTAIRE.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales; c'en est l'expression si elle est vraie, et l'imitation si elle est fausse; et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous devons vivre. Un homme qui les posséderait toutes aurait nécessairement la politesse au souverain degré.

*Idem.*

La civilité, qui nous empêche de mettre nos vices au jour, est une barrière que les hommes mettent entre eux pour s'empêcher de se corrompre.

MONTESQUIEU.

La véritable politesse vient du cœur.

VAUVENARGUE.

On voit que les usages de la société, au dix-huitième siècle, étaient une application continuelle de ces maximes.

M<sup>re</sup> E. A. SURVILLY.





## BIBLIOGRAPHIE.

*Le Médecin de la Maison*, journal d'hygiène, de médecine et de pharmacie usuelles. Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois. Paris, 6 fr. pour l'année; province, 7 fr.; étranger, 10 fr.; colonies, 15 fr.; 6 mois, 4 fr. On s'abonne rue du Faubourg Montmartre, 10.

Ce journal aurait bien pu vous être destiné, mesdemoiselles, car vous êtes les garde-malades de la famille, vous devez connaître l'hygiène afin de régler les vêtements, les aliments qui peuvent faire éviter la contagion et les épidémies. Vous devez connaître un peu la médecine pour aider au médecin en lui rendant compte des symptômes que vous avez remarqués avant ou depuis la maladie; c'est à vous de composer les tisanes qu'il ordonne, et de le remplacer auprès du malade. Aussi, que d'enfants ont dû une santé robuste aux soins attentifs d'une mère, d'une sœur! que de vieillards ont dû une longue vie à la tendresse intelligente d'une fille, d'une épouse!

Parmi les articles de ce premier numéro, il s'en trouve un sur les maladies régnantes: la rougeole—l'ophthalmie (inflammation des yeux) et les conseils à suivre dans ces maladies. — Sur le choléra. A ce sujet, *le Médecin de la Maison* ajoute cette réflexion rassurante, c'est que « l'épidémie de 1849 a frappé toutes les personnes qui étaient prédisposées à la contracter. On sait, en effet, que certaines personnes sont douées de cette malheureuse aptitude, tandis que d'autres peuvent traverser impunément les épidémies les plus meurtrières. » — Quant aux bains froids, dont l'usage est aussi vieux que le monde, bien qu'ils furent prônés par Celse et par Aré-

tée, Hippocrate et Gallien les proscrirent: cette fois, ces messieurs sont d'accord; mais ici le docteur A. R. n'a pas d'opinion; il donne des conseils sur l'heure, la manière de prendre ces bains, et comment on doit remédier aux accidents que souvent ils occasionnent.

Je ne peux m'empêcher de vous copier deux des formules qui terminent ce Journal, car je sais que vous aimez à faire toutes ces choses qui sont si utiles dans une maison.

### COLLYRE (EAU POUR L'INFLAMMATION DES YEUX).

Sulfate de zinc. . . 0,50 centigrammes.

Eau commune. . 150 »

Grammes. . . . . 150 50

### BOISSON ÉCONOMIQUE.

Pour un baril contenant trente litres.

Racine de gentiane. . . 5 grammes.

Houblon . . . . . 10

Fleurs de sureau. . . . 2

Mélasse . . . . . 1,000 (1 kilog.).

Caramel . . . . . 75 grammes.

Levain de bière. . . . 31

Bon vinaigre. . . . . 1/2 litre.

Es-sence de citron. . . quelques gouttes.

Mettez infuser dans deux litres d'eau, et pendant vingt-quatre heures, la gentiane, le houblon et les fleurs de sureau. Mettez dans une terrine le levain de bière qui doit être frais, ajoutez-y un demi-litre d'eau, et avec un balai à battre les blancs d'œufs, battez jusqu'à ce que le levain soit parfaitement dissous. Ajoutez les deux litres d'eau contenant la gentiane, le houblon et les fleurs de sureau, il se produit alors beaucoup de mousse, ajoutez encore un peu d'eau; cela



fait, versez la mélasse, le caramel, et continuez à battre jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé, puis ajoutez le vinaigre, l'essence de citron, et battez encore.

Mettez un entonnoir dans le baril, versez-y ce mélange, ajoutez-y de l'eau jusqu'à la moitié du baril, introduisez, par le bondon, un bâton dont le bout est fendu en quatre, et agitez ce mélange en tous sens. Remplissez ensuite entièrement le baril, fermez-le soigneusement avec une bonde, et laissez fermenter pendant trois à quatre jours suivant la température de la saison.

Si on veut que la liqueur soit plus agréa-

ble à boire, on la met en bouteilles; au bout de quelques jours elle est gazeuse, fait sauter le bouchon comme le fait la bière, ou brise les bouteilles quand on n'a pas la précaution de les placer debout.

Cette boisson a été inventée par M. Durand, pharmacien, professeur d'une de nos Écoles de Médecine.

Elle est excellente, bienfaisante, et si économique, qu'elle ne coûte que deux centimes le litre; mais elle ne peut se conserver plus de quinze jours avec toute sa qualité, de sorte qu'il faut calculer sur la consommation que l'on en peut faire.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### SANCT VERONIKA.

Zu des Lebens letztem Gange  
Schicht sich schon der heiland an,  
Und dem Menschensohn ward bange,  
Und von glühend heisser Wdange,  
Kalter Schweiss zur erde rann;  
Sich. et trägt auf dem rücken  
Selbst sein Kreuz mit stillem sinn;  
Aber last und Kummer drücken  
Ihn erschöpft zur Erde hin.

Und er sinket in die Kniee,  
Und das Volk, das um ihn steht,  
Höhnt nur seine Angst und Mühe;  
Wie er lechzte, wie er glühte:  
Keiner ihn zu laben geht.  
Legen dann das krenz der Knechte  
Simon von Cyrene auf  
Dass er es zur Stätte brächte  
Dass sich ende Christi Lauf.

Und nun soll es weiter gehen,  
Und die Kriegesknechte drohn,  
Und in namenlosen Wehen  
Schaut er anwärts, und die Höhen  
Golgotha's erblickt er schon:  
Seine Menschheit ist erlegen  
In der bittern Angst und Qual,  
Und er sinkt auf seinen wegen  
Wieder hin zum andern Mal.

### SAINTE VÉRONIQUE.

Le Sauveur du monde se prépare déjà à sa dernière marche; en ce moment suprême son noble cœur se trouble, et de sa joue brûlante coule une froide sueur. Voyez! il porte en silence la croix sur son dos, mais le fardeau et la douleur le courbent épuisé vers la terre.

Le fils de l'homme s'affaisse sur ses genoux, et le peuple qui l'entoure ne fait qu'insulter à sa fatigue, à sa douleur; en vain il brûle de chaleur et de soif, nul ne songe à le soulager. Cependant les soldats chargent la croix sur les épaules de Simon de Cyrène, pour qu'il la porte jusqu'à la place où doit s'achever la carrière du Christ.

Et maintenant il faut qu'il aille plus loin, car les soldats le menacent; et plein d'une douleur indicible, il s'avance. Les hauteurs du Golgotha apparaissent déjà à ses regards: la nature humaine est abattue en lui, par l'angoisse, par la torture, et pour la seconde fois il retombe sur le chemin.



Geht kein Wort aus seinem Munde?  
Nur ein Seufzer hebt die Brust  
Aber zu derselben stunde  
Quilt ihm in des Herzens Grunde  
Unausprechlich süsse Lust;  
Denn ein mädchen naht sich leise,  
Bückt sich still zu ihm herab,  
Und sie trocknet mild und leise  
Ihm den Schweiss der Stirne ab.

Und von neuer Kraft belebet,  
Stehet der erlöser da;  
Seinem mund kein Wort entschwebet,  
Doch sein selig Auge hebet  
Sich zu dir Veronika;  
Und er blickt dich an und schreitet  
Froh der Schadelstätte zu;  
Fährt gen Himmel und bereitet  
Droben dir die heil'ge Ruh!

Und in wehmuthsoollem Schauen  
Sieht Veronika ihm nach  
Und die Klaven Thränen Schauen;  
Aber Glauben und Vertrauen  
Wird ihr schnell im Herzen wach;  
Oeffnet ihres Tüchleins Falten,  
Das die Stirn des Herrn gekühlt,  
Ihre Thränen zu verhalten,  
Die sie niederfliessen fühlt.

Wie das Tüchlein ausgebreitet,  
Steht des Herren Konterfet;  
Wie er duldet, wie er streiset,  
Al's durch Malers Hand bercitet  
Drinnen leibhaft und getruce.....  
Sanckt Veronikas Gebeine  
Ruhn schon an der Erde Brust.  
Doch das Bild das himmlisch reine,  
Ist noch jetzt der Pilger Lust.

Nulle parole ne sort de sa bouche, un soupir soulève seul sa poitrine; mais à ce même moment, une joie d'une douceur inexprimable envahit son cœur, car une jeune fille s'approche, vers lui, et s'inclinant en silence elle essuie, compatissante et douce, la sueur de ce front divin.

Le Sauveur se relève alors, vivifié d'une nouvelle force; sa bouche reste muette, mais son regard consolé s'élève vers Véronique; il la regarde et marche d'un pas plus ferme vers le Calvaire, vers le ciel où il lui préparera une éternelle place.

Véronique, perdue dans une douloureuse contemplation, le suit du regard; ses larmes innocentes tombent comme la rosée, mais la foi et la confiance se réveillent promptement dans son cœur, et pour essuyer les pleurs qu'elle sent couler, elle ouvre les plis du linge qui servit à rafraîchir le front du Seigneur.

Et quand le linge fut déployé... l'image du Sauveur, vivante et fidèle, dans sa patience et sa résignation, telle qu'un peintre eût pu la reproduire, s'y trouva imprimée...

Les os de sainte Véronique reposent depuis des siècles dans le sein de la terre, mais l'image céleste et pure du Sauveur fait maintenant encore l'admiration des pèlerins.

M<sup>me</sup> JULIE DE HULSEN.





## HISTOIRE DE JEHANNE D'ARC.

DEUXIÈME PARTIE.

### JEHANNE D'ARC GUERRIÈRE.

#### I.

Un soir, le 29 avril 1429, la pauvre ville d'Orléans, assiégée depuis six mois par les Anglais, avait tressailli d'espérance : Dieu lui envoyait Jehanne d'Arc pour terminer ses maux. Aussi une certaine animation régnait-elle dans ses rues naguère mornes et presque désertes ; sur le visage soucieux de ses habitants brillait un pâle rayon de joie ; cette joie était encore un peu du doute, mais le doute est encore si doux au cœur quand la faim hurle à vos oreilles et que les flèches ennemies pleuvent sur vos têtes !

A la porte Bourgogne, celle par où devait entrer la bergère, il y avait un cabaret fort achalandé avant le siège, et où se réunissaient encore, depuis le blocus des Anglais, les plus gros bourgeois de la ville et les gens d'armes demeurés fidèles aux fleurs de lys et au gentil roy, Charles septième.

Or, ce soir-là, rue et cabaret étaient encombrés d'une foule avide et curieuse, attendant avec la plus vive anxiété l'arrivée du convoi de vivres que la bergère de Domrémy conduisait à Orléans, avec l'aide des guerriers que le roi avait placés sous ses ordres.

Dans la grand'salle du *Faucon chaperonné*, c'était le nom du cabaret en vogue, au milieu d'un groupe formé de bourgeois et de soldats de la milice urbaine, on aurait pu voir pérorer un gros homme

au teint fleuri, au large abdomen et revêtu du costume de couleur brune que portaient alors ceux qui n'étaient ni serfs ni gentilshommes, mais auxquels une profession libérale ou manuelle faisait donner le titre de *bourgeois*.

« Oui, mes amis, disait-il, m'est avis que *soubs* peu de jours notre bonne ville d'Orléans aura vu l'Anglais fuir loin de ses murs comme un troupeau en déroute. Monseigneur Dieu nous envoie aide et secours en la personne de sa bien-aimée Jehanne, la vierge de Domrémy, et nous triompherons. j'en suis sûr.

— Dieu vous entende ! Père Lehvain, murmura un des auditeurs, mais je n'y crois guère.

— Ni moi ! exclama un second. Ce serait vraiment bien extraordinaire que pour tirer le roi d'*empeschement*, Dieu lui envoyât une simple bergerette qui ne sait pas grand'chose autre que garder ses vaches...

— Dieu fait bien ce qu'il fait, répliqua le père Lehvain, et la meilleure preuve que cette simple fille est bien celle qu'il a choisie, c'est que le roi Charles lui a donné un état (1), et que les guerriers les plus redoutables lui obéissent. »

En ce moment, les habitants qui n'avaient pas craint d'affronter les patrouilles

(1) Un état major, ou des gardes du corps et des aides de camp.



anglaises et de franchir les fortifications ennemies pour aller à la découverte, revenaient en toute hâte, annonçant l'arrivée de l'armée royale et de Jehanne qui la conduisait; et, bien que le convoi de vivres ne passât qu'à un jet d'arc des Anglais, ceux-ci furent tellement étonnés de la hardiesse de cette petite troupe, qu'ils ne songèrent pas même à l'attaquer.

Le Père Lehivain avait encore sans doute d'autres détails à fournir à son auditoire; mais un grand bruit de voix confuses se faisant entendre, tous ceux qui l'entouraient se précipitèrent dans la rue. En effet, armée de toutes pièces et montée sur un cheval blanc, Jehanne entraînait, faisant porter devant elle son étendard; à sa gauche se tenait Dunois, duc d'Orléans; elle était suivie de hauts et puissants escuyers, capitaines, gens de guerre et aulcuns de la garnison et aussi des bourgeois qui estoient allés au-devant d'elle. « Femmes, enfants portant des torches faisoient joye comme s'ils voyoient Dieu descendu sur la terre. C'étoit à qui toucheroit à elle ou à son cheval; si bien que l'un de ceux qui portoient les torches s'approcha tant de l'étendard qu'il y mit le feu... Sur ce, Jehanne piqua son cheval de ses éperons et le fit tourner si gentiment jusqu'à l'étendard et l'éteignit avec tant d'adresse, que la foule en fut émerveillée. »

*Depuis le matin Jehanne chevauchoit sans boire ni manger; elle se dirigea tout droit vers la cathédrale pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Le peuple et les gens de guerre l'y suivirent lui faisant grant feste, croyant voir en elle un angel de Dieu, et de son côté Jehanne leur souriait d'un doux sourire, et leur adressait de moult douces paroles.*

Puis ils la conduisirent jusqu'à la porte Regnart, en l'hôtel de Jacques Boucher, argentier de monseigneur d'Orléans. Là, elle quitta son armure. On lui avait préparé un grand festin, mais elle n'accepta qu'un peu de vin dans une tasse avec

moitié d'eau, et cinq à six soupes (1) qu'elle y mit tremper; puis elle alla se coucher avec Charlotte, la fille du trésorier.

Le lendemain, Jehanne, accompagnée du chevalier d'Aulon, et suivie de son page, se rendit chez Dunois, où devaient s'assembler les capitaines pour un conseil de guerre.

Une mâle fierté régna sur le visage de l'héroïne. Ce n'était plus la bergère timide, la simple jeune fille qui tremblait à la voix de Dieu; c'était bien plutôt une fière amazonne qui semblait revenir d'un rude combat où la victoire lui avait jeté sa palme.

A cette époque, où, grâce au profond découragement qui s'était emparé des troupes royales, « deux cents Anglais chassaient devant eux cinq cents Français, » il n'était pas surprenant de voir une certaine hésitation se peindre sur les visages quand il était question d'un assaut.

Les Anglais occupaient les bastilles, positions presque inexpugnables, et ils étaient au nombre de plus de douze mille.

Aussi, un des chefs de l'armée française fit-il observer que les six mille hommes de la garnison auraient bien de la peine à tenir tête à un si grand nombre d'ennemis...

« N'ayez crainte, s'écria Jehanne, Dieu est pour nous, et fussent-ils deux fois plus nombreux, nous les vaincrons et taillerons menu. »

L'audace répandue sur les traits de la jeune fille électrisa tout le monde, et l'attaque fut fixée au surlendemain.

Dès que Jehanne fut revenue du conseil, elle se mit en prières, et bientôt elle se sentit appelée par une voix qui la fit tressaillir... C'était la voix de l'ange qui n'avait plus résonné à son oreille depuis son départ de Vaucouleurs.

« Jehanne! dit la voix, car saint Michel ne se montra point à elle, Dieu m'envoie

(1) Tranches de pain que l'on met dans la soupe.



te dire que, auparavant d'attaquer les Anglais, il leur faut écrire et les sommer de lever le siège. S'ils ne le font, tu tireras l'épée et nous combattrons avec toi.

— J'obéirai, monseigneur, répondit Jehanne humblement.

— Jehanne, continua la voix, le Seigneur est content; il t'ordonne d'avoir confiance en ta force. »

La voix s'éteignit, et Jehanne prêta en vain l'oreille. Alors elle appela son hôte et lui demanda un *clerc* lettré, car elle ne savait ni lire ni écrire.

Son hôte s'offrit lui-même. Jehanne, s'asseyant, lui dicta une proclamation pleine d'audace et d'énergie adressée aux Anglais. On y remarquait entre autres cette phrase : « *Dieu et les saints n'envoient pour vous bouter hors de France, et il vous en mescherra si n'obéissez promptement.* »

Avec la poignée de son épée elle traça une croix en bas de cette missive et la confia à un de ses hérauts, avec l'ordre de la remettre aussitôt à l'un des chefs de l'armée ennemie; mais les Anglais gardèrent le héraut prisonnier et ne répondirent à Jehanne que des injures, l'appelant *ribaude*, *vachière*, et menaçant de la faire brûler s'ils la prenaient.

## II.

Le lendemain, Jeanne et ses hôtes faisaient la sieste; tout à coup elle s'éveille en sursaut et s'écrie : « Le sang de nos gens coule par terre, en mon Dieu, c'est mal fait ! Mauvais garçon ! dit-elle à son page, pourquoi ne m'as-tu pas éveillée ? » C'est que tout ce quartier de la ville ignorait cette bataille, et dans son sommeil, Jehanne venait de voir le danger qui menaçait les Français, comme si cela s'était passé en sa présence. « Mes armes ! apportez-moi mes armes ! » s'écrie-t-elle. Aussitôt elle se fait armer. « Va quérir mon cheval ! » dit-elle à son page. Au moment où elle allait partir, s'apercevant qu'elle a ou-

bli sa bannière, pour l'avoir plus vite elle se la fait passer par la fenêtre. En quelques instants, cavaliers et fantassins sont prêts à la suivre. « De quel côté faut-il courir ? lui demandent-ils.

— Vers la porte Bourgogne ! »

En effet, voulant profiter du découragement des Anglais, quelques chefs avaient fait une sortie sans l'ordre de Jehanne. Vainqueurs d'abord, ils venaient d'être repoussés; mais en voyant accourir Jehanne d'Arc, suivie de troupes fraîches sortant à *grant puissance* de toutes les bastilles d'Orléans, les Français font volte-face et s'emparent de la bastille de Saint-Loup, à la grande honte et confusion des Anglais, qui abandonnèrent vivres, munitions et repassèrent la rivière en toute hâte.

Le lendemain, 5 mai, jour de l'Assomption, Jehanne exigea qu'on le passât en prières; mais le succès avait enhardi les Français, et les chefs, réunis en conseil, décident que le surlendemain l'on attaquera les bastilles anglaises qui étaient au côté gauche de la Loire.

Arrivée sous les murs des bastilles, la jeune héroïne fut accueillie par un concert d'injures et d'imprécations, et une nuée d'arbalètes s'abaissèrent dans la direction de sa personne; mais la main des archers tremblait, les flèches passaient au-dessus de sa tête ou labouraient la terre autour d'elle; bientôt, le fossé est comblé avec des fascines, par-dessus lesquelles Jehanne, descendue de cheval, s'élance une échelle à la main. « Sus aux Anglais, s'écrie-t-elle, suivez-moi ! » Et couverte des plis de sa bannière comme d'une égide puissante, elle monte hardiment à l'assaut du rempart que désertent les soldats anglais...

Dunois, Lahire, Gaucourt et leurs hommes montent après elle; la mort jonche leur route; un cri de victoire se fait entendre; la première bastille est emportée en moins d'une heure et occupée par les soldats de Charles VII.



Alors, Jehanne, que ce premier triomphe exalte, conduit de nouveau sa troupe victorieuse ; et tenant dans ses frêles mains sa pesante échelle, l'applique au mur d'une seconde bastille et y monte résolument. Dans ces combats, *Jehanne d'Arc étoit toujours la première parmi les premiers* : « Que chacun ait du cuer et de l'espérance en Dieu, leur disait-elle, l'heure approche où les Anglais seront déconfits. » Flèches et pierres pleuvent autour d'elle, mais son épée flamboie comme celle de l'ange, son étendard flotte au vent comme une bannière céleste, elle pose son pied victorieux sur le dernier échelon... elle va toucher le rempart ; déjà vaincus par l'effroi, les ennemis fuyent devant elle... lorsqu'un archer plus brave que les autres s'arrête, il l'ajuste... la corde se détend, la flèche vole en sifflant, Jehanne pousse un cri, chancelle... un nuage passe sur ses yeux, elle tombe à la renverse et roule au fond du fossé, atteinte entre le cou et l'épaule... le vireton l'a percée de part en part et ressort d'un demi-pied par derrière. On la désarme, elle est entourée de Dunois, de son aumônier, de son page, et de Pierrelot tout ému ; elle verse des larmes de douleur, puis elle prie, et aussitôt une vision de ses Saintes la ranime. « *Je viens d'être consolée,* » dit-elle aux assistants ; aussitôt, portant la main à la poignée du trait, elle l'arrache de sa blessure et se trouve inondée de son sang.

« Retournez au combat, ajoute-t-elle, ce n'est pas du sang qui coule, c'est de la gloire ! » Ces paroles les électrisent, plusieurs échelles sont apposées aux murailles, les remparts sont envahis, les Anglais refoulés et la seconde bastille emportée aussi rapidement que la première.

Alors on revient à Jehanne étendue presque sans vie au fond du fossé, la tête appuyée sur les genoux de Pierrelot. Une pâleur mortelle est répandue sur ses traits ; deux lances croisées servent de brancard ; une petite troupe l'entoure et lui forme une

escorte ; Dunois, qui revient triomphant, se joint à elle, et la jeune héroïne est transportée à quelque distance de la mêlée, sous un arbre dont les rameaux épais projettent sur son front une ombre salutaire. Pierrelot étanche le sang de sa sœur, panse sa blessure avec de l'huile d'olive et du lard ; puis, les forces de Jehanne l'abandonnant, elle parut s'assoupir, mais son sommeil fut de courte durée, et bientôt, en rouvrant les yeux elle put apercevoir, agenouillée près d'elle, une vieille femme portant le costume bizarre auquel, à cette époque, il était aisé de reconnaître cette espèce vagabonde connue sous le nom de *Bohémien*.

### III.

C'était une horrible vieille, avec des yeux presque sanglants, et une peau de bistre, semée de taches livides.

« Eh bien ! vieille sorcière, demanda un archer, que penses-tu de cette blessure ? »

— Mauvaise ! dit la vieille en secouant la tête, mais je vais la *charmer*, et elle sera cicatrisée en quelques heures.

— La *charmer* ! s'écria Jehanne.

— Oui, ma fille, murmura la Bohémienne avec un horrible sourire, je vais prononcer quelques paroles de magie, puis vous boirez ce philtre et vous serez guérie... »

Mais Jehanne, toute faible qu'elle était, repoussa brusquement la hideuse vieille : « Arrière ! s'écria-t-elle, arrière, sacrilège ! J'aimerais mieux mourir que faire choses que je saurais être péché, ou contre la volonté de Dieu. »

La vieille s'éloigna en grommelant.

Puis, la pauvre enfant, que son énergie et son courage abandonnaient, devint tout à coup la jeune fille, l'humble et ignorante bergère, et se prit à regretter sa calme et naïve existence au milieu de ses pâturages lorrains. La chaumière où elle est née, sa vieille mère, son père à la tête blanche, sa sœur, ses frères, ses jeunes compagnes, son petit troupeau, sa vallée où babillait la Meuse, l'église du village où elle priait, l'ar-



bre où elle s'abritait durant la chaleur, tout cela passa devant ses yeux obscurcis comme ces rêves dans lesquels l'exilé revoit soudain la patrie absente...

En même temps, les mille bruits du combat arrivaient jusqu'à elle ; les cris de rage des mourants se mêlaient aux cris de triomphe des vainqueurs, la terre résonnait sous le galop de chevaux, les glaives reluisaient au soleil couchant... les soldats du roi refoulaient les Anglais....

Mais les chefs français songeaient à faire sonner la retraite, Jehanne l'apprend, elle oublie sa blessure, se lève, va trouver Dunois, et le prie d'attendre. « Reposez-vous un peu, buvez et mangez, » leur dit-elle ; puis quand ils eurent fini, elle ajouta : « De par Dieu ! retournez à l'assaut ! »

Elle se retire dans une vigne, fait son oraison à Dieu, et, comme si elle avait perdu le sentiment de sa blessure, elle remonte à cheval, s'écrie en s'élançant du côté des bastilles : « A l'assaut ! à l'assaut ! tout est vostre ! » et, montrant l'endroit où il faut attaquer, elle sait sa bannière et s'avance jusqu'au bord du fossé. A sa vue un cri d'effroi retentit dans les rangs anglais, un cri de triomphe lui répond au sein des escadrons royaux que Jehanne guide à la victoire. Les Anglais se défendaient vaillamment, mais tout à coup leur vue s'obscurcit, il leur semble voir une armée innombrable les entourer ; Suffolk et Talbot, leurs chefs, ne faisaient rien pour les secourir, tant la main de Dieu étendue sur eux les poussait à leur ruine ; et Jehanne d'Arc, victorieuse, rentra à Orléans par le pont. Son entrée fut un triomphe ; Dunois marchait à son côté. Par le mandement de Jehanne, les cloches sonnaient à toutes volées, la foule se précipita dans les églises, et l'on chanta desvostement le *Te Deum laudamus*. Rentrée chez ses hôtes, la guerrière fut désarmée, pansée de sa blessure, et malgré les fatigues d'une journée de combat depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, elle ne

voulut prendre, selon sa coutume, qu'une tasse de vin trempé d'eau avec quelques légères tranches de pain.

Dans la nuit, les chefs anglais ayant tenu conseil, et voyant qu'ils étaient vaincus d'une manière miraculeuse, résolurent de lever le siège le lendemain à la première aube du jour, c'était le 8 mai. Ils se rassemblèrent de toutes leurs bastilles et se mirent en bataille. Les sentinelles orléanaises donnèrent l'alarme ; les guerriers, *sortant à grant puissance, vouloient aller frapper sur les Anglois* ; Jehanne accourt, vêtue d'une armure légère, range les Français en bataille, et, bien que le sang bouille dans leurs veines, ils respectent la volonté de celle qui, *pour l'amour et l'honneur du saint dimanche*, leur a défendu d'engager le combat ; leur permettant seulement de se défendre *sans nulle paour, fort et hardiment*, dans le cas où ils seraient attaqués. Elle fait élever un autel entre les deux armées ; on y célèbre deux messes : à la fin de la seconde, Jehanne, toujours prosternée, dit à ceux qui étaient auprès d'elle : « Or, regardez si les Anglais ont les visages tournés vers nous. — C'est le dos qu'ils tournent. — En mon Dieu, s'écrie-t-elle, ils s'en vont ! laissez-les partir ! »

Ainsi fut levé le siège d'Orléans. Ce jour, les habitants, les gens d'armes et les gens d'église firent de belles et solennelles processions, que la guerrière suivit son étendard à la main (1).

La mission de Jehanne d'Arc était de faire lever le siège d'Orléans et de mener le roi à Reims pour qu'il y fût sacré.

La première partie était remplie ; mais pour arriver à la seconde il fallait s'ouvrir un passage jusqu'à Reims.

A la tête de son armée victorieuse, Jehanne prit d'assaut trente places fortes en moins de deux mois, commençant par Jargeau et finissant par Châlons-sur-Saône,

(1) Cette fête, interdite dans la Révolution, a été renouvelée depuis, sous l'Empire, et se célèbre encore de nos jours.



où elle reçut en députation quatre habitants de Domrémy, son oncle Taxart et son frère Jean, puis elle entra dans Reims, qui venait d'ouvrir ses portes à Charles VII.

IV.

Le roi arrivait, suivi de toute sa cour. « Ma foi ! dit-il en entrant dans sa bonne ville, je commence à croire que je serai réellement roi de France, grâce à Dieu et à ma féale amie Jehanne. »

Et disant cela, il frappait familièrement de sa main sur l'épaule de la jeune guerrière qui marchait à sa droite.

Jehanne d'Arc était devenue l'idole de son armée victorieuse, et les plus grands capitaines du temps, d'abord jaloux de se voir primer par une humble fille des champs, avaient fini par s'humilier devant elle et lui obéir aveuglément. Aussi, cette marque d'amitié toute royale ne fit point d'envieux, et un sourire d'approbation glissa sur toutes les lèvres.

Aussitôt arrivé, Charles VII donna les ordres nécessaires à la cérémonie du lendemain, qu'il voulait pompeuse entre toutes, malgré la pénurie de ses finances. La ville regorgeait d'étrangers ; les grands seigneurs, que ce commencement de fortune venait de rallier à leur souverain, accouraient de toutes parts, et chacun voulait voir celle qu'on ne nommait plus que la *vierge d'Orléans*.

Jehanne se retira dans un logis modeste, passa une partie de la nuit en prières et reçut la visite de sainte Catherine et de sainte Marguerite.

« Jehanne, lui dirent-elles, ta mission est accomplie ; tu peux maintenant retourner dans ton village, auprès de tes parents, et reprendre la conduite de ton troupeau. Dieu nous charge de te dire que la récompense de ta vertu n'est point sur cette terre, mais là-haut... »

Et les saintes montraient le ciel.

Jehanne se prosterna... les saintes disparurent.

Le 16 juillet 1429, les portes de la cathédrale de Reims s'ouvrirent pour laisser pénétrer sous son auguste dôme le fils de saint Louis.

Les gentilshommes, les guerriers en renom encombraient l'église, couverts de riches costumes. Au milieu d'eux, et l'objet de tous les regards, se trouvait Jehanne, que son étendard qu'elle tenait à la main, faisait distinguer au milieu de la foule.

Au moment où le roi, revêtu de la chemise de lin, par les trous de laquelle l'archevêque devait l'oindre avec la sainte ampoule, prit la couronne des mains du grand chancelier, et l'épée à poignée en croix, des mains du connétable de France, cédant à un élan irrésistible, Jehanne se prosterna devant lui, et, lui embrassant les genoux, dit en pleurant à chaudes larmes : « Gentil roy, ores est exécuté le plaisir de Dieu qui vouloit que levassé le siège d'Orléans et que vous amenassé sacrer à Rheims... permettez-moi de me retirer.

— Non, Jehanne, lui répondit-il, nous avons encore besoin de vos services. »

Le lendemain, la guerrière se rendit au lever du roi, et devant toute sa cour, portant son étendard et son épée, elle déposa l'un et l'autre devant Charles et lui dit :

« Gentil roy, voici l'étendard que vous m'avez donné et l'épée avec laquelle j'ai fait lever le siège d'Orléans et battu vos ennemis... »

— Eh bien ? fit le roi.

— Je vous les apporte, dit Jehanne, pour que les repreniez et conserviez en mémoire de moi.

— Comment ! m'amie, s'écria le prince, vous ne voulez donc plus les porter pour chasser les Anglais ?

— Non, répondit-elle ; le Seigneur, mon Dieu, m'a fait dire que ma mission était accomplie et que je pouvais m'en retourner garder mes vaches, auprès de mon pauvre père qui doit être bien triste de mon absence. »



Un murmure de profond étonnement s'éleva parmi les courtisans ; il paraissait si extraordinaire, si invraisemblable qu'après avoir commandé des armées et joué un pareil rôle, cette pauvre fille n'eût d'autre ambition que celle de retourner vivre et mourir obscurément dans son village, que « chacun crut que Jehanne estoit devenue folle, ou à peu près, veu que le roi l'aimoit beaucoup et qu'elle pouvoit être la plus grande dame du royaume. »

Le roi lui tendit la main et lui dit :

« Jehanne, m'amie, monseigneur Dieu peut vous tenir quitte et vous permettre de vous en aller dedans votre village ; mais moy, le roy, je vous tiens pour ma féale et obéissante subjecte, et vous ordonne de demeurer près de moy.

— Sire, fit-elle, oncques n'aurez plus besoin de mes services ; et autant vaut que m'en aille...

— J'aurai toujours besoin de vous, Jehanne, dit-il, Les Anglais ne sont pas encore hors de mon royaume....

— Mais, répliqua-t-elle en désignant du doigt Lahire, Xaintrailles et Dunois, vous avez là des hommes qui mieux que moi les *bouteront dehors* et connaissent le métier des armes, tandis que moy ne suis qu'une pauvre bergerette qui ne *sais rien ou peu de choses*, et n'ai agi que par l'ordre du Seigneur, mon Dieu.

— Jehanne, dit le roi, il me déplairait beaucoup de me séparer de vous, et à tous ceux qui sont ici pareillement.

— Oui ! oui ! répétèrent cent voix enthousiastes.

— Ainsi donc, continua Charles, vous resterez et m'aideriez à chasser les Anglais. Je le veux ! »

Jehanne prit la main du roi, la baisa et murmura les larmes aux yeux :

« Puisque le voulez, gentil roy, j'obéirai ; mais je le sens, oncques ne reverrai mon pauvre père, ni ma bonne mère, et il m'arrivera malheur un jour. »

Jehanne reprit son épée, son étendard, et sortit tristement.

La nuit suivante, *les voix* se firent entendre :

« Jehanne, lui dirent-elles, tu as accompli la mission du Seigneur. Tout ce que tu feras maintenant, Dieu ne te l'ordonne pas ; et *les voix* ne te conseilleront plus désormais. »

## V.

Jehanne suivit à regret l'armée royale, continuant de combattre au premier rang comme par le passé. Ce fut ainsi qu'elle s'empara de plusieurs places importantes, et arriva sous les murs de Saint-Denis, qui ne résista que trois jours.

Restait Paris, Paris la capitale du royaume, qui tenait toujours pour les Anglais, et dont il fallait se rendre maître à tout prix.

Jehanne y vint mettre le siège dans les premiers jours de décembre avec des forces considérables ; et peut-être le même bonheur eût-il suivi sa bannière, si un fatal accident ne fût venu jeter le trouble dans son âme déjà alarmée, et n'eût ajouté à son découragement.

La veille d'un assaut général, les troupes royales étaient bivouaquées dans la plaine Saint-Denis ; c'était l'heure où elles prenaient leur repas du soir. Une bande de Bohémiens, et surtout de Bohémiennes, s'étaient glissées parmi les soldats, leur disaient la bonne aventure et servaient toutes leurs mauvaises passions.

Indignée, la jeune héroïne tire son épée contre une de ces bohémiennes, du plat, la frappe rudement sur le dos, la brise, et les tronçons retombent à ses pieds. Jehanne fut désespérée de ce mouvement de colère, et le roi lui dit qu'elle aurait mieux fait de *prendre un bon bâton*.

Durant le siège de Paris, la guerrière fut blessée d'une flèche qui lui traversa la jambe ; mais malgré son courage et celui de l'armée, Charles essaya faible nent de



reconquérir sa capitale; ce roi fainéant aimait mieux retourner sur les bords de la Loire. Arrivé à Meun-sur-Yèvre, afin de témoigner à Jehanne d'Arc sa reconnaissance et la retenir auprès de lui, il lui conféra des lettres de noblesse pour elle, sa famille et leur postérité masculine et féminine. Les armes étaient d'azur à une épée d'argent à pal, croisée et pommelée d'or, soutenant de la pointe une couronne d'or, et costoyée de deux fleurs de lys de même.

Mais les courtisans s'étaient emparés de l'esprit du roi, en approuvant son indolence; Jehanne, que son activité et l'amour du pays poussaient à faire la guerre aux Anglais, n'était plus écoutée. Un jour, que la cour était à Sully, elle partit sans prendre congé du roi, et suivie de ses deux frères, elle alla participer à la délivrance de Melun. Là, sur les fossés de la ville, elle sentit le même frémissement, et se vit entourée de la même clarté qui lui annonçaient que les voix allaient lui parler. En effet ses saintes lui apparurent et lui dirent qu'elle serait prise avant qu'il fût la sainte Jehanne, qu'il le fallait, qu'elle ne s'effrayât point, mais qu'elle prît tout en gré et que Dieu lui aiderait. D'autres semblables avertissements lui furent encore donnés, et comme elle demandait en grâce à ses saintes d'être morte sans trop long travail de prison, les saintes se contentaient de lui recommander la résignation. Ce fut en vain qu'elle voulut savoir le jour où elle perdrait sa liberté; « cependant, dit-elle plus tard, si les saintes m'eussent ordonné de sortir ce jour-là, en m'annonçant que je serais prise, j'eus fait leur commandement, quelle que chose qu'il m'en eût advenir. »

Jehanne d'Arc aurait pu retourner chez son père, mais elle ne le voulait sans le bon plaisir du roi, et plusieurs capitaines, ainsi que l'archevêque de Reims lui ayant dit que son œuvre n'était point achevée tant que les Anglais n'auraient pas évacué

la France, elle avait dû changer d'idée.

Jehanne, résignée, continua donc son rôle de guerrière, mais elle ne dit rien de ses dernières révélations, de peur de décourager ses compagnons d'armes. C'est ainsi qu'elle alla s'enfermer dans Compiègne assiégée par les Anglais.

« Six cents armures tant à pied qu'à cheval, firent une sortie sous les ordres de Jehanne; l'intrépide héroïne brillait au milieu des siens, et se distinguait par sa tunique de velours couleur de pourpre, brodée d'or et d'argent; elle était montée noblement sur un demi-coursier, de belle taille, et portait une bonne épée dont elle pouvait donner de bonnes buffes et de bons torchons. » Jehanne fit merveilles de force et de courage; se voyant séparée des siens, elle cherchait à gagner les champs, quand cinq à six archers la saisissent et lui crient : « Rendez-vous ! baillez-nous la foy ! — J'ai juré et baillé ma foy à d'autre qu'à vous, » leur crie-t-elle, se défendant toujours; mais le duc de Vendôme qui se trouvait là, tant la pressa de près, qu'elle lui donna sa foy.

Lionnel de Vendôme la vendit, dit-on, à Jean de Luxembourg, qui la conduisit à son château de Beaulieu, d'où elle réussit à se sauver en faisant une ouverture entre deux poutres, après avoir pris soin d'enfermer ses gardiens; mais elle fut reprise par le concierge. De là, Jean de Luxembourg la transféra au château de Beaurevoir près Cambrai. Ayant appris qu'elle était vendue aux Anglais, Jehanne, dans l'espoir de se sauver, se jeta du haut de son donjon; mais son courage fut déçu... Blessée dans sa chute, elle resta évanouie au fond du fossé, où les gardes la trouvèrent sans connaissance et la ramenèrent dans son donjon.

Cependant, les Anglais, exaspérés par leurs défaites, avaient juré la mort de celle qu'ils en accusaient. Ils la demandaient au duc de Bourgogne et de Luxembourg; mais l'honneur les empêchait de la leur livrer; ils s'adressèrent à Pierre Cauchon,



qu'ils savaient être de leur parti. Ce mauvais Français réclama Jehanne d'Arc comme ayant été arrêtée dans le diocèse de Beauvais, dont il était évêque, et, s'entremettant pour le roi d'Angleterre, il s'engagea à payer la rançon de la bergère, qui fut estimée aussi haut que celle d'un roi de France : dix mille livres, et une pension annuelle de cinq mille livres pour Jean de

Luxembourg, et par suite de ce honteux marché, la sainte fille, l'héroïne inspirée de Dieu et de l'amour de son pays, fut conduite à Rouen et enfermée dans la grande tour du Château.

PONSON DU TERRAIL.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

## LA ROSIÈRE

OU

### TROP PARLER NUIT.

#### PROVERBE.

#### PERSONNAGES.

M. CHAMBREY, banquier.  
CORALY, sa fille (13 ans).  
LAURENCE, nièce du Maire (14 ans).  
M<sup>me</sup> BEAUMONT (60 ans, vêtue de noir).  
SUZANNE, servante de ferme (18 ans).  
FRANÇOISE, fermière.  
Un LAQUAIS.

*Le théâtre représente le salon d'un château.*

#### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

CORALY, LAURENCE.

LAURENCE. Quoi ! j'arrive tout juste pour la fête du couronnement ! Et moi qui ne comprenais rien, ce matin, à l'air magistral de mon oncle !

CORALY. Ne t'en étonnes pas : en qualité de maire, ton oncle, revêtu de son écharpe, juge ce soir

Tous les pâles humains,

ou, pour parler plus juste, toutes les grosses et rouges filles du village qui prétendent à la rose. Il forme, avec M. le curé, l'adjoint et le juge de paix, le tribunal où sont discutés les vertus et les mérites des concurrentes ; le choix fait, c'est ton oncle, ou une dame nommée par lui, qui place la blanche couronne sur le front de la plus sage.

LAURENCE. Quel bonheur ! je suis sa nièce, il m'aime... donc, je couronnerai la rosière !

CORALY, d'un air froid. Tu raisones dans le cas où je te céderais mes droits...

LAURENCE. Tes droits?...

CORALY. Comme la plus âgée...

LAURENCE. Et comme la demoiselle du château, n'est-il pas vrai?... Ne te fâche pas !... A tout seigneur tout honneur !... tu couronneras la rosière. Mais je croyais qu'il n'y avait de rosières qu'à Salency ou à Surènes ; comment se fait-il que ce pauvre village de la Lorraine?...



CORALY. C'est une histoire.

LAURENCE. Conte-la-moi!... tiens, tu en meurs d'envie.

CORALY. Tu crois?... Eh bien, écoute! Il y a cinquante ans et plus, avant la révolution française, le château, dont on voit les ruines au bas de la colline, était habité par les seigneurs du village, le comte et la comtesse d'Austaing. De leurs nombreux enfants, il ne leur restait qu'une fille, qui était très-belle, très-pieuse et très-sage. Elle avait vingt ans, lorsqu'elle tomba malade, et bientôt elle fut à la mort. Son père et sa mère veillaient auprès d'elle, et la voyaient s'affaiblir d'heure en heure. Le vieillard s'approcha de la pauvre mère, qui priait le bon Dieu les yeux fixés sur le visage mourant de sa fille, et il lui dit : « Notre fille va mourir; je désire consacrer à des œuvres charitables la fortune que nous lui avions destinée, afin qu'elle porte à Dieu sa dot en bonnes œuvres. » Cette résolution fut exécutée, car la pauvre Christine mourut, hélas! et ses parents fondèrent le petit hôpital qui est encore au bout du village, l'école que tiennent les bonnes sœurs, et constituèrent, comme dit papa, un capital dont la rente devait être, chaque année, à la Notre-Dame de septembre, donnée avec une couronne de roses... *A la plus sage!* Sans doute, ils pensaient à leur fille!... Voilà mon histoire.

LAURENCE. Elle est touchante; mais, dis-moi, toi qui es au courant des secrets de l'état, quelle sera cette année la rosière?

CORALY. Connais-tu Suzanne, la servante de la fermière, qui nous apporte des œufs et du laitage?

LAURENCE. Cette jolie jeune fille, qui a l'air si calme et si doux?

CORALY. C'est elle que l'on désigne.... pourtant...

LAURENCE. Pourtant?...

CORALY. Rien.

LAURENCE. Rien? *mais, cependant,*

*pourtant*, voilà trois mots qui toujours irritent ma curiosité, et tu ne me feras pas accroire que ton *pourtant* ne voulait rien dire.

CORALY. Suzanne est une bonne fille.

LAURENCE. Je n'en doute pas, *pourtant*....

CORALY. Eh bien! *pourtant*, une prétendante à la rose qui, le soir, court les champs toute seule, sans pouvoir dire où elle va, cette prétendante-là n'obtiendrait pas mon suffrage.

LAURENCE. Elle a fait cela?

CORALY, *avec volubilité*. Oui, vraiment. Il y a quinze jours, nous revenions à cheval, mon père et moi, à la nuit tombée; je le précédais dans un étroit sentier, quand tout à coup je vis devant moi une petite paysanne qui marchait rapidement. La lune jouait entre les arbres, je reconnus Suzanne. Elle portait un lourd panier où je vis des fruits d'un côté, et de l'autre le cou d'un poulet passant à travers les barreaux d'osier. « Tiens! Suzanne, dis-je, où vas-tu si tard? » Elle ne répondit pas. « Vas-tu faire une commission pour madame Françoise? — Non, mam'zelle. — Où vas-tu donc? » Elle rougit et des larmes roulèrent dans ses yeux. Mon père s'approchait, je la quittai... mais il me semble que la *plus sage* ne doit jamais être embarrassée de rendre compte de ses démarches.

LAURENCE. C'est singulier, en effet. Et tu crois...

CORALY. Oh! rien! mais, comme toi, je dis : c'est singulier!... Chut! la voici.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZANNE, *portant une corbeille*.

SUZANNE. Mademoiselle, voici un fromage à la crème que madame Françoise vous envoie.

CORALY. Merci, Suzanne. Il servira pour le goûter que mon père doit offrir à la rosière.



LAURENCE. Cela vous intéresse, Suzanne.

SUZANNE. Oh! mademoiselle!

CORALY. Vous êtes prétendante à la rose?

SUZANNE. Comme toutes nos jeunes filles.

LAURENCE. Mais vous avez plus de droits que vos compagnes?

SUZANNE. Moi? mademoiselle Laurence, oh! nenni! Jeannette, Thérèse, Marie, sont des filles si sages, si bonnes! elles soignent si bien leurs parents, leurs petits frères! moi, je ne suis qu'une pauvre orpheline, qui n'est utile à personne...

CORALY. Mais tu serais bien aise d'avoir la rose?

SUZANNE. Ah! mademoiselle, je n'ai personne à qui l'offrir, je suis seule! La mère de Thérèse serait si contente si sa fille était couronnée!

LAURENCE, *bas à Coraly*. Elle est généreuse, au moins.

SUZANNE. Ces demoiselles n'ont plus rien à me commander?

CORALY. Tu t'en vas déjà, Suzanne? Françoise s'impatierait, n'est-ce pas?... pauvre enfant!

SUZANNE. Oh! mademoiselle, que dites-vous là? Madame Françoise est bien bonne pour moi... mais l'ouvrage n'attend pas!

LAURENCE. Allons, Suzanne, nous nous irons ensemble, voici l'heure du déjeuner de mon oncle. Adieu, Coraly, à ce soir, pour la cérémonie du couronnement.

CORALY. Adieu, ma chère! Bonne chance, Suzanne!

### SCÈNE III.

CORALY, *seule*.

Elle est gentille, Suzanne, et je suis presque fâchée d'avoir dit à Laurence mes petites idées particulières; elle est si bavarde! Que de fois, à la pension, n'a-t-elle pas excité des tracasseries!... mais, bah! elle saura se taire dans une occasion importante... Voici mon père.

DIX-HUITIÈME ANNÉE, 4<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> VIII.

### SCÈNE IV.

M. CHAMBREY, CORALY.

CORALY. Bonjour, papa.

M. CHAMBREY. Chère enfant! je suis en retard, parce que je te savais avec Laurence, je voulais te laisser tout au bonheur de revoir ton amie.

CORALY. Je l'ai revue, en effet, avec beaucoup de plaisir.

M. CHAMBREY. Je suis charmé de cette rencontre, qui te procure une compagne, car, je le crois, ma Coraly, nous habiterons souvent cette terre... tant des souvenirs sont attachés pour moi à ce château! C'est ici que je vins, jeune, pauvre, orphelin, ayant pour appui dans le monde le plus loyal des hommes, monsieur Beaumont, mon bienfaiteur, mon ami, qui, quoique riche et dans une position brillante, ne dédaignait pas de m'admettre à sa table dans sa famille, moi, ob-cur commis; c'est ici que je connus ta mère; elle était parente de mon digne patron, et, voyant que j'avais l'amour du travail, il me la donna pour femme et me céda sa maison de banque...

CORALY. Elle a prospéré entre vos mains, bon père.

M. CHAMBREY. Il est vrai; mais j'ai eu du reste à me plaindre du sort. Ma Cécile, ta pauvre mère est morte, mes bienfaiteurs ont quitté l'Europe, et m'ont laissé ignorer leur sort! c'est une vive douleur pour moi... Lorsque, il y a quelques mois, cette terre qu'ils avaient vendue en partant pour les Indes, fut remise en vente, je l'ai achetée, comme un lien auquel sont attachés mes plus doux souvenirs.

CORALY. Et je m'y plais beaucoup, mon papa.

M. CHAMBREY. Tant mieux! nous tâcherons d'y faire le plus de bien possible.

CORALY. Nous couronnerons des rosiers.

M. CHAMBREY. Oui, et dès ce soir. J'es-



père que Suzanne aura la rose ; je ne connais point de caractère plus doux , plus résigné , plus vrai que celui de cette enfant . Cela me rappelle qu'après le déjeuner je dois te quitter pour aller au conseil .

CORALY. Et moi j'irai préparer ma toilette . (*Ils sortent.*)

## ACTE II.

*La salle d'une ferme.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, seule, elle file au rouet.

Voici bientôt l'heure où l'on doit donner la rose.... Si ces demoiselles pourtant avaient dit vrai !... le cœur me bat... mais non, les autres sont si méritantes... Cependant, ces demoiselles avaient l'air bien sûres de leur fait... Je serais donc couronnée !... j'aurais cet argent, une grosse somme... deux cents écus !... mon Dieu ! je serais si contente !... C'est beau, à l'église, quand on est à genoux devant monsieur le curé, qui a l'air si bon, et qu'il vous met sur le front la couronne de roses, en vous disant : « Persévérez ! » L'an dernier, je pleurais de joie quand Jeanne a eu la rose... et moi... serait-ce possible !... Certainement, je ne la mérite pas, mais je la désire, car cela ferait tant de plaisir à....

### SCÈNE II.

SUZANNE, M<sup>me</sup> FRANÇOISE, entrant brusquement.

M<sup>me</sup> FRANÇOISE. Eh bien ! malheureuse, eh bien ! hypocrite, c'est donc comme cela que tu me trompes !... Si je ne me retenais...

SUZANNE, effrayée. Maîtresse ! qu'avez-vous donc ?... la rosière ?...

M<sup>me</sup> FRANÇOISE. Il s'agit bien de rosière pour toi ! tu ne l'es pas, tu ne la seras jamais !... ces messieurs l'ont dit, et ça sera bien fait !

SUZANNE, pleurant. Mon Dieu ! comment ai-je pu mériter...

M<sup>me</sup> FRANÇOISE. Pleurniche, va ! comme si on ne savait pas... Tout le village ne parle que de ça, d'abord ! Faut entendre !...

SUZANNE. Entendre quoi ? Que dit-on ? qu'ai-je fait ?

M<sup>me</sup> FRANÇOISE. Tu le demandes ? sournoise ! Comme si on ne connaissait pas tes promenades au clair de lune, à l'heure où toutes les braves filles sont couchées... Comme si on ne t'avait pas vue porter hors de la maison des paniers pleins de fruits, d'œufs, de légumes, de poulets, que sais-je ? Quand je pense à tes friponneries, vois-tu, le sang me bout...

SUZANNE, joignant les mains. Oh ! madame, pouvez-vous croire ?...

M<sup>me</sup> FRANÇOISE. Taisez-vous ! et allez faire votre paquet... Vous sortirez ce soir.

SUZANNE, avec angoisse. Maîtresse, par pitié !

M<sup>me</sup> FRANÇOISE. Pas de pitié pour les hypocrites ! pas de pitié pour les voleuses ! Je vas aller compter mon linge et visiter votre malle, car elle pourrait bien contenir quelque chose de trop. (*Elle sort.*)

### SCÈNE III.

SUZANNE, seule.

Mon Dieu ! quelle situation... ! accusée, méprisée, chassée, sans asile, sans amis, et ne pouvoir pas dire un mot pour ma défense ! Mon Dieu !... vous savez tout et vous seul me restez à cette heure... Hein ! qui vient là ?

### SCÈNE IV.

SUZANNE, CORALY, LAURENCE.

CORALY. Eh bien ! Suzanne, la nouvelle est donc vraie, puisque tu pleures !

SUZANNE. Mademoiselle, tout est vrai dans mon malheur, mais rien n'est vrai dans la faute qu'on m'impute.

CORALY. Quoi ! tu nieras que tu sois sortie le soir, seule, portant des provisions....

SUZANNE. Je ne nie pas cela.



LAURENCE. Eh bien! alors...

CORALY. Songe donc, Suzanne, à tout ce que l'on a dit, à tout ce que l'on a pensé, et justifie, si tu le peux, une démarche aussi équivoque.

LAURENCE. Oui, explique-toi! où allais-tu? à qui portais-tu ce poulet, ces œufs, ces fruits? comment te les étais-tu procurés?

SUZANNE. Je ne peux le dire.

CORALY. Sais-tu que maîtresse Francoise t'accuse d'avoir dépouillé sa basse-cour et son verger, et d'être sortie à la nuit pour vendre ces objets volés?

SUZANNE. Tout le monde m'accuse, et je suis innocente.

CORALY. Sois sincère... Papa, qui s'intéresse à toi, cherchera à te placer ailleurs, si tu veux être franche.

LAURENCE. Ma petite Suzanne...

CORALY. Voyons, avoue... dis un mot!

SUZANNE. Non, mademoiselle, pas un mot. Qu'on me chasse, qu'on m'accuse, qu'on donne la rose (*elle pleure*) à une autre, j'y consens... mais je ne parlerai pas, non, jamais!... Pourtant, je le répète encore, je suis innocente!

### ACTE III.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le salon du château. Il est cinq heures du soir.*

CORALY, seule.

*Qui est en faute est en crainte*, dit une maxime, et depuis ce matin, je me sens un poids affreux sur le cœur. Que j'ai eu tort de croire Laurence plus discrète que je ne l'avais été moi-même et de lui révéler ce que je savais sur le compte de la pauvre Suzanne! Aussitôt, Laurence en a instruit son oncle, et voilà la pauvre Suzanne exclue de ses droits à la rose, chassée, sans ressources et sans pain... Je voudrais réparer... mais comment?... quelle explication donner à des démarches si douteuses

et que tout le monde interprète si sévèrement? comment la justifier si elle ne se justifie elle-même? Si Suzanne voulait parler!... Je veux l'interroger, la presser encore... je vais l'envoyer chercher. (*Elle sort sans voir madame de Beaumont qui entre par une porte opposée.*)

#### SCÈNE II.

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Veuillez vous asseoir, madame, je vais avertir monsieur. (*Il sort.*)

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT. Me voici donc dans ces lieux si chers et qui si longtemps furent pour moi le monde entier! J'y reviens seule, malheureuse, et eux ils n'ont pas changé! Le parc est toujours aussi beau, les eaux aussi pures, la nature aussi jeune; seule, j'ai subi l'outrage du temps et du malheur. Que cette démarche me coûte!... mais il le fallait... Voici quelqu'un... Ah!... c'est lui!

#### SCÈNE III.

M. CHAMBREY, M<sup>me</sup> DE BEAUMONT.

M. CHAMBREY. Madame, j'ai bien l'honneur...

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT. Pardonnez-moi, monsieur, une visite peut-être indiscrete, mais j'ai cru devoir tenter une démarche en faveur d'une enfant injustement accusée, Suzanne...

M. CHAMBREY. Eh bien! madame? (*A part.*) C'est étrange!... ce son de voix m'émeut...

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT. Suzanne est innocente, monsieur; Suzanne est un ange de dévouement et de bonté.

M. CHAMBREY. J'ai partagé longtemps l'opinion que vous émettez sur son compte, madame; mais cependant quelques circonstances fâcheuses auraient besoin d'éclaircissement.

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT, avec effort. Eh bien,



monsieur, ces explications, je vous les donnerai. Suzanne est sortie la nuit, il est vrai, mais c'était pour aller offrir à une personne malheureuse, malade, isolée, les soins les plus tendres et les plus dévoués; elle portait à cette pauvre... femme des fruits, des aliments et des cordiaux; mais ces secours, qui peut-être ont sauvé la vie de la malade, Suzanne ne les a pas volés; elle avait, pour acheter ces aliments, vendu sa croix d'or, et jusqu'à la bague de mariage de sa mère; et si, pressée, soupçonnée, elle s'est tue avec une constance héroïque, c'est qu'elle ne voulait pas trahir le secret des misères d'une autre... et cette autre, monsieur... c'est moi!

M. CHAMBREY. Il serait possible! Mais vous-même, madame, de grâce, qui êtes-vous?

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CORALY, SUZANNE. (*Suzanne reste dans le fond.*)

CORALY, *vivement*. Papa!... voici Suzanne, je l'amène, interrogez-la encore, elle vous répondra peut-être.

M. CHAMBREY. Ma fille, tout est éclairci, Suzanne est innocente.

SUZANNE, *s'avançant*. O monsieur! vous le savez!... Mais quoi!... ma marraine! (*Elle accourt et se jette au cou de madame de Beaumont.*)

CORALY. Sa marraine!

M. CHAMBREY. Mon cœur avait donc deviné! (*Il s'approche de madame de Beaumont.*) Eh quoi! madame! vous, la femme de mon bienfaiteur, la protectrice de ma pauvre femme, vous vouliez vous cacher à mes regards!... Coraly! voici madame de Beaumont, ma seconde mère...

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT. Mon cher cousin, pardonnez-moi une défiance causée par de longs malheurs. Je suis veuve, je suis pauvre, je doutais presque du cœur de tous les hommes, et cependant, Suzanne aurait suffi à justifier la race humaine.

SUZANNE, *lui baisant les mains*. O ma

marraine! je vous disais bien que vous étiez aimée de tout le monde!

M. CHAMBREY. C'est donc à cette enfant que vous vous êtes confiée?

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT. Il est vrai. Lorsque je revins en Europe, malade, sans ressources, je désirai revoir les lieux où j'avais vécu si heureuse; je vins, je m'établiss dans une pauvre chaumière du village voisin; j'appris avec joie votre prospérité, mais je ne voulus pas l'assombrir par le spectacle de mes souffrances... Je fis venir Suzanne, ma fille en Dieu, croyant lui devoir quelques derniers conseils... Vous savez tout ce qu'elle a été pour moi...

CORALY. O papa! et moi qui l'accusais! Suzanne, pourras-tu me pardonner?

SUZANNE. Toutes les apparences étaient contre moi, mademoiselle.

M. CHAMBREY. Vous le voyez, madame, ma fille a besoin d'un guide; refuseriez-vous désormais d'habiter avec nous et de servir de mère à la fille de notre chère Cécile?

CORALY, *s'approchant de M<sup>me</sup> de Beaumont*. Madame, consentez! dites oui, je vous en prie!

M<sup>me</sup> DE BEAUMONT, *l'embrassant*. Vous le voulez?... mon cœur le veut aussi.

M. CHAMBREY. Suzanne, bien entendu, ne nous quittera jamais.

SUZANNE. O monsieur! merci. O ma marraine! quoi! vous serez heureuse et je verrai votre bonheur!

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, LAURENCE.

LAURENCE. Monsieur, mon oncle vous attend pour le dernier scrutin qui doit décider du choix de la rosière.

M. CHAMBREY. Cette fois, nous n'aurons pas de peine à nous entendre, et je réponds d'avance de tous les suffrages en faveur de Suzanne.

LAURENCE. Quoi! Suzanne...

CORALY. Ma chère! c'est un ange.



LAURENCE. Un âge ! et nous qui avions cru, qui avions dit...

M. CHAMBREY. Oui, mes enfants, vous avez failli ôter à Suzanne sa réputation ; vous avez compromis le secret de sa bien-

faitrice, et quoique cette journée finisse si heureusement, souvenez-vous toujours que :

TROP PARLER NUIT.

M<sup>me</sup> EVELINE RIBBECOURT.

## LES FEUILLES ET LE VENT.

### FABLE.

Sur un impur fumier, des feuilles oubliées  
Y languissaient humiliées ;  
Le vent souffle !... leurs bataillons  
Montent en légers tourbillons ;  
Voilà mes folles dispersées,  
Et vers les cieux en tous sens élancées.

Fières de leurs nouveaux destins,  
Les sottes se croyaient des aigles pour le moins.  
Voyez, voyez donc, criaient-elles  
Aux oiseaux qui, comme l'éclair,  
Franchissaient l'espace de l'air,  
Nous aussi nous avons des ailes !  
Nous irons loin !... Personne n'en doutait,  
Du moins tant que le vent soufflait ;  
Mais il cessa, leur sort changea de face,  
Et le bataillon glorieux,  
Revint confus et furieux,  
Reprendre sa première place !

Que d'orgueilleux sont promptement déçus !  
Que de sots dont le temps nous venge,  
Et qui retombent dans la fange,  
Quand le vent ne les soutient plus !

ULRIC GUTTINGUER.

(*Les deux Âges du Poëte.*)



EXPLICATION DE L'ENIGME, N° 7.

Fabius, maître de la cavalerie, attaqua les Samnites et remporta sur eux une éclatante victoire, en l'absence, et contre les ordres du dictateur Papirius, qui avait expressément défendu qu'on engageât le combat, attendu que les Augures n'étaient pas favorables. Aussitôt que ce dernier eut appris la désobéissance de son subordonné, il arriva au camp, plein de colère, et mandant le maître de la cavalerie devant son tribunal, il l'accusa publiquement. Fabius essaya de se défendre; l'armée l'appuya; mais Papirius ordonna aux licteurs de préparer les verges et la hache. Le maître de la cavalerie s'échappa de leurs mains au moment où ils commençaient à le dépouiller et se réfugia à Rome. Le sénat fut convoqué; mais au moment où le jeune vainqueur se plaignait le plus vivement des outrages du dictateur, celui-ci parut dans l'assemblée. Les sénateurs le supplièrent en vain d'abandonner sa résolution; cet homme implacable persista à demander la vie de Fabius dont la victoire même ne pouvait racheter la désobéissance. Alors, le vieux Fabius, autrefois dictateur lui-même et trois fois consul, prit la parole en faveur de son fils et il en appela aux tribuns et à tout le peuple romain. On

sortit du sénat, on se rendit au forum; là, le vieux Fabius accusa l'orgueil du dictateur, représenta énergiquement son fils, auteur de la joie publique, lui, dont les exploits faisaient l'objet des sacrifices du peuple et des pontifes, livré aux licteurs et battu jusqu'à la mort comme un esclave! Le vieillard fondait en larmes, tenait son fils embrassé et implorait les dieux et les hommes. Papirius répondit qu'il persistait dans sa résolution et invoqua l'exemple de Brutus; mais le peuple, par acclamation, demanda la grâce du maître de la cavalerie. Les tribuns, le vieux Fabius, son fils lui-même mêlèrent leurs prières à la voix publique. Papirius céda, en disant qu'il ne révoquait point la sentence, mais qu'il accordait au peuple romain la grâce du général. Le père et le fils, transportés de joie, se rendirent au temple, suivis de la foule du peuple, pour rendre aux dieux des actions de grâce.

Dans ce récit, l'on peut remarquer à la fois l'austérité des mœurs romaines, et la faiblesse d'esprit qui, chez les anciens, se mêlait aux mouvements les plus stoïques de l'âme : — Papirius n'avait pas voulu combattre... *parce que les Augures n'étaient pas favorables!* E. R.

CHRONIQUE MUSICALE.

Il en est sans doute plusieurs d'entre vous, mesdemoiselles, qui connaissent le charme et les avantages de la musique, l'agrément et le plaisir qu'elle procure, mais la plupart n'en connaissent pas tout

le prestige et la puissance souveraine. Avec les chansonnettes comiques et les parodies burlesques des histrions, on a beaucoup rapetissé un art sublime qui consistait jadis seulement à chanter les



dieux et les hauts faits des héros. Ces voix éraillées, qui déchirent parfois les oreilles des promeneurs, aux Champs-Élysées, ne peuvent guère donner l'idée de l'Orphée antique, attirant même les animaux les plus sauvages, par la douceur de ces chants.

Les anciens avaient compris mieux que nous le rôle moral et civilisateur que la musique était appelée à remplir dans l'avenir des peuples. Elle jouissait chez eux d'une estime proportionnée à la puissance et aux effets surprenants qu'ils attribuaient à cet art; leurs auteurs ne croient pas nous en donner une trop haute idée en nous disant qu'elle faisait l'amusement des dieux et des âmes admises aux félicités élyséennes. Platon ne craint pas de dire qu'on ne saurait faire de changement dans la musique qui n'en soit un dans la constitution de l'État; et il prétend qu'on peut indiquer les sons capables de faire naître la bassesse de l'âme, l'insolence et les vertus contraires. Aristote, qui diffère avec Platon sur la politique, est d'accord avec lui touchant la puissance de la musique sur les mœurs. Le judicieux Polybe nous dit que la musique était nécessaire pour adoucir les mœurs des Arcades, qui habitaient un pays où l'air est triste et froid; que ceux de Cynète, qui négligèrent la musique, surpassèrent en cruauté tous les Grecs, et qu'il n'y a point de ville où l'on ait vu tant de crimes. Athénée nous assure qu'autrefois toutes les lois divines et humaines, les exhortations à la vertu, la connaissance de ce qui concernait les dieux et les héros, les vies et les actions des hommes illustres, étaient écrites en vers et chantées publiquement par des chœurs au son des instruments; et nous voyons par nos livres saints que tels étaient, dès les premiers temps, les usages des Israélites. On n'avait point trouvé de moyen plus efficace pour graver dans l'esprit des hommes les principes de la morale et l'amour de la vertu.

Je ne finirais pas, mesdemoiselles, si je voulais citer les auteurs qui ont écrit sur la musique et qui sont tous d'accord sur les avantages qu'on peut en retirer comme moyen de civilisation et de progrès. Comment ne pas aimer un art qui avait un tel degré de puissance et de majesté, et qui opérait des merveilles auxquelles nous ne pouvons croire aujourd'hui, bien qu'elles nous soient attestées par les plus judicieux historiens, par les plus graves philosophes de l'antiquité? Cet art, d'origine toute divine, n'est point dégénéré; ce sont la foi, la piété et l'enthousiasme qui se sont éteints dans le cœur des hommes. La musique, enrichie aujourd'hui des progrès et des découvertes modernes, n'a jamais eu, comme élément matériel, tant de ressources à sa disposition. Il s'agit de lui fournir l'occasion de les utiliser, de lui assigner le véritable rang qui lui appartient dans les arts, et de la placer dans les conditions les plus favorables pour qu'elle puisse produire tous les avantages qu'on doit en attendre.

Je me suis borné aujourd'hui à vous présenter quelques considérations sur la musique en général; mais à l'avenir je suivrai le mouvement lyrique des théâtres et des concerts, et vous initierai surtout aux publications qui auront une valeur réelle, en vous désignant celles qui pourront vous être surtout utiles dans vos études. Ce choix est souvent très-important, car si on s'engage dans une mauvaise voie, on arrive au but d'une manière beaucoup moins prompte.

Pour aujourd'hui, je me bornerai à vous faire connaître les ouvrages élémentaires indispensables, soit pour le chant, soit pour le piano, qu'il convient d'adopter de préférence et qui contiennent les meilleurs principes de la science musicale; vous y puiserez les moyens de marcher d'une manière sûre vers la perfection à laquelle doivent tendre tous vos desirs.

On cite, parmi les meilleurs solfèges,



ceux de Rodolphe, Garaudé, Chérubini, Fétis et Panseron.

Parmi les auteurs qui se sont occupés d'écrire des méthodes de chant, car la méthode du chant n'arrive qu'après celle du solfège qui apprend les éléments de la langue musicale, il faut mentionner Garaudé, Panseron, Dupré, Garcia, et madame Damoreau, qui, par la publicité d'une méthode toute récente, vient de fournir de nouveaux et puissants éléments à cette partie artistique du chant vocal.

Les meilleures méthodes de pianos sont sans contredit celles de Viguerie, Lecarpentier, Lemoine, Cramer, Kalbrenner, Moschélès, Fétis, Duvernoy, Leduc, etc. Celle de Viguerie, une des plus simples et des plus anciennes, est toujours également estimée, elle a servi de texte à toutes les autres que les auteurs ont simplifiées ou

augmentées en en variant les formes un peu arides.

Une fois que l'élève s'est rendue maîtresse des difficultés les plus ardues qui ont pour but d'assouplir ses doigts, d'exercer son esprit en déchiffrant les petits exercices à première vue, elle peut, pour se délasser des grandes études que nous aurons à lui signaler plus tard, s'amuser à jouer les *bagatelles* ou *fantaisies* légères, écrites par Adam, Lecarpentier, Redler, Lemoine, Duvernoy, Hunter, Croizez. C'est un moyen de jeter quelques fleurs dans le sentier épineux de la science, et d'imiter le voyageur qui se repose un moment des fatigues de la route sous un riant bosquet de verdure, en écoutant le bruit du lac sonore et l'hymne gazouillant des oiseaux.

SILVAIN SAINT-ÉTIENNE.

## MÉLANGES.

### INSTRUCTION POUR LES DEUILS, D'APRÈS L'ALMANACH ROYAL DE 1848.

DEUIL DE VEUVE : UN AN ET SIX SEMAINES.

RÈGLE PREMIÈRE : *quatre mois et demi* en grand deuil.

*Etoffes de laine pour robes* : cachemire — mérinos — mousseline de laine — baarpour — stoff — zalamine — mérinos anglais — kora — raz de Saint-Cyr — crêpe anglais — escot — anacoste — blicourt — napolitaine — serge-voile — croisé de coton.

*Châles* : long ou carré en cachemire — mérinos — mousseline de laine — cannelé — tartan ou casimir uni — mantelet — écharpe.

Coiffure : Bonnet à barbes, en crêpe — chapeau de crêpe sans ornement.

Accessoires : voile — col — fichu et collerette de crêpe à large ourlet — sau-

toir de barège ou de grenadine — bas de laine ou de filoselle — gants de soie ou de castor.

Les domestiques et la voiture en grand deuil.

Après trois mois de ce grand deuil on peut porter des bijoux en jais noir.

RÈGLE DEUXIÈME : *les trois mois* qui suivent.

*Etoffes de laine pour robes* : poulte-de-laine — alpaga — alépine — satin velouté — satin de laine — éolienne et stoff broché.

*Châles* : brochés couleur sur couleur.

Coiffure : Bonnets de tulle ou de gaze — chapeau de soie orné de crêpe noir.

Accessoires : col de crêpe — bas de soie ou de filoselle — gants de soie ou de chevreau.



Durant ces trois mois on peut se coiffer avec des perles noires.

RÈGLE TROISIÈME : les trois mois qui suivent.

*Etoffes de soie pour robes* : levantine — poul-de-soie — gros de Tours — satin d'Orient — reps — velours d'Italie — moire — popeline unie et brochée.

*Châles* : brochés en soie ou en laine.

Coiffure : Chapeau orné de rubans et garni en dessous de perles noires — bonnet de dentelle noire.

Accessoires : col garni — bas de soie — gants de peau.

Durant ces trois mois on peut porter des perles gros-bleu.

RÈGLE QUATRIÈME : les trois derniers mois en demi-deuil.

*Etoffes pour robes* : mousseline de laine imprimée — foulard — salampoor — damasquiné — satin grec et dona Maria — jaconas — percale — guingamp — indienne.

*Châles* de soie ou de laine, broché ou imprimé.

Coiffure : chapeau orné gris et noir.

Accessoires : col blanc, garni — sautoir

— fichu — écharpe — fleurs en gaze grise.

DEUIL DE VEUVE : DE SIX MOIS A UN AN.

Habillement complet en drap ou casimir noir — crêpe au chapeau — bas de laine ou de filoselle — gants de soie ou de castor.

Les domestiques et la voiture en grand deuil.

DEUIL POUR PÈRE ET MÈRE : UN AN.

Les six premiers mois conformément à la règle première — les trois suivants à la règle troisième — les trois derniers à la règle quatrième.

DEUIL DE GRAND-PÈRE, DE GRAND-MÈRE, DE FRÈRE ET DE SŒUR : SIX MOIS.

Les trois premiers conformément à la règle deuxième — les trois derniers à la règle quatrième.

DEUIL D'ONCLE, DE TANTE, DE COUSIN GERMAIN : TROIS MOIS.

Les six premières semaines conformément à la règle troisième — les six dernières à la règle quatrième.

On doit acheter tous les objets de deuil dans le même magasin, afin de les avoir du même noir.

## Economie Domestique.

### CONFITURES SANS NOM.

Prenez des carottes tendres, épluchez-les, coupez-les grossièrement, pesez-en une livre, mettez-les cuire dans une casserole de cuivre avec un verre d'eau, passez-les dans une passoire, que vous posez sur un saladier.

Achetez deux citrons, enlevez-en le zeste, coupez-les en filets larges de 2 millimètres et longs d'un centimètre. Pesez une livre de sucre que vous cassez grossièrement, mettez-le cuire avec un verre d'eau dans la même casserole où vous avez

fait cuire les carottes, jetez-y les zests des citrons, remuez le tout avec une écumoire. Lorsque le sucre est bien clair et forme des fils qui tombent du bord de l'écumoire, ajoutez-y la purée de carottes et le jus des deux citrons. Après un ou deux bouillons, retirez vos confitures, et mettez-les dans des pots de verre.

Pour les couvrir, vous coupez des petits ronds de papier que vous mettez tremper dans l'eau-de-vie et que vous posez sur la confiture; puis des carrés de papier que



Vous faites tremper dans l'eau; vous en posez un sur un des pots; alors, de vos deux mains, vous appuyez sur les bords de ce pot, tout en le tournant et en déchirant le papier à mesure qu'il se colle sur et sous les bords; si le papier, par sa mauvaise nature, ne se collait pas bien, il faudrait y passer le doigt mouillé d'un peu de gomme arabique fondue dans l'eau.

Lorsque l'on veut offrir de ces confitures, avec un couteau pointu on forme un demi-cercle sur le papier, on le relève

comme un couvercle à charnière; puis quand on a servi, on le rabat.

Si vous me demandez quel fruit écrire sur ces pots de confitures, je serai fort embarrassée de vous répondre: elles sont d'une belle couleur orange, elles ont de ce fruit le goût, elles ont aussi le goût de l'ananas... mettez: *Confitures sans nom...* et laissez le plaisir de deviner.

Cette confiture a un avantage, c'est qu'on peut la faire en hiver, mais elle doit être meilleure avec des petites carottes nouvelles.

#### EAU DE GROSEILLES.

Otez les grappes de 250 grammes de groseilles, épluchez 250 grammes de framboises, écrasez-les l'un après l'autre, et faites-en passer le jus à travers un tamis; mêlez le jus des groseilles et celui des framboises, ajoutez-y trois quarterons de

sucre et une pinte d'eau; au bout d'une demi-heure filtrez cette eau de groseille dans un entonnoir de papier Joseph. Si vous mettez dans la glace le vase qui contient cette eau, la boisson sera meilleure.

#### GELÉE DE PRUNES DE REINE-CLAUDE.

Pesez trois kilogrammes de prunes de reine-claude bien mûres, fendez-les pour en ôter les noyaux, et déposez les prunes dans une terrine.

Cassez les noyaux, faites bouillir les amandes dans de l'eau, laissez-les refroidir, pressez-les entre le ponce et l'index de la main droite pour en détacher la peau. Jetez ensuite ces amandes dans l'eau froide.

Pesez deux kilos de sucre, cassez ce sucre par moyens morceaux, mettez-le dans une bassine, faites-le fondre dans deux verres d'eau, remuez-le avec une écumoire. Quand il en tombe en fils, jetez-y vos prunes, laissez les cuire; versez-les sur un tamis; ce qui passe de jus, mettez-le dans des pots.

#### MARMELADE DE PRUNES DE REINE-CLAUDE.

Remettez sur le feu, dans la même bassine, ce qui reste de prunes sur le tamis,

ajoutez-y les amandes, laissez cuire encore un peu, et mettez dans des pots.

#### PRUNES DE REINE-CLAUDE CONFITES A L'EAU-DE-VIE.

Cueillez ces prunes avant le lever du soleil, et quand elles approchent de leur maturité. Pesez-en trois kilogrammes, piquez-les avec une grosse épingle. Mettez dans un vase de terre, sur le feu, deux kilos 250 grammes de sucre, ajoutez-y quatre verres d'eau. Quand le sucre est fondu et décuit par l'eau, jetez-y les trois kilogrammes de prunes, chauffez le tout

au moyen d'un feu très-modéré, en agitant doucement le sucre avec une cuiller de bois. Lorsque les prunes commencent à jaunir, retirez du feu la terrine et exposez-la à l'air libre.

Vingt-quatre heures après, remettez la terrine sur le feu; quand ce qu'elle contient est presque tiède, retirez-le du feu, recommencez encore cette opération trois



fois, de deux jours en deux jours, en ayant soin de l'échauffer de plus en plus.

Vingt-quatre heures après la dernière façon, enlevez les prunes avec la cuiller et posez-les sur un grand tamis, versez 1 litre 41 centilitres d'esprit-de-vin dans le sirop de sucre, passez-le tout au travers d'une chausse, remplissez-en un bocal jusqu'au deux tiers de sa capacité, et faites-

y couler doucement les prunes. — Bouchez le bocal, mettez-le dans un endroit sec. Trois mois après, ajoutez-y 47 centilitres d'esprit-de-vin.

Toutes les prunes se confisent de la même manière.

Si les prunes avaient perdu leur couleur verte, on la leur rendrait en ajoutant, dans le bocal, le jus d'un citron.

## CORRESPONDANCE.

Ah ça ! ma chère, est-ce que tu ne prendras pas la manie du moment ? est-ce que tu ne prendras pas un chemin de fer quelconque, pour aller quelque part ? est-ce que tu ne sens pas ce besoin de locomotive, qui est dans l'air ? En ce moment, nous ne rencontrons sur nos boulevards, dans nos rues, que des petits bourgeois de Londres : *John Bull* dans toute sa pureté native : l'époux donnant le bras à l'épouse et le frère à la sœur... Les hommes portent l'habit en queue de moineau, le chapeau à petits bords ; les femmes la robe d'indienne mal fermée derrière, la passe du chapeau serrée sur les joues... et marchant avec ce sautillement que je ne puis te rendre, car il n'a aucune comparaison dans la nature. Tu crois peut-être que ces couples regardent nos monuments historiques, nos coquettes maisons?... point !... Soit morgue britannique, soit apathie nationale, ils passent sans lever le nez... et puis, en général, le petit bourgeois de Londres ne ressemble guère à ces belles misses, à ces gentlemen qui viennent aussi nous visiter. Quand nos bourgeois de Paris se trouvent à Londres, ils doivent faire plus d'honneur à la France ; les femmes sont si bien faites et si bien habillées, les hommes ont une démarche si aisée, si franche,

et puis je suis bien sûre qu'ils regardent, eux, quand ils sont dans les rues, dans les squares... et qu'ils admirent...

Un léger frôlement se fit entendre derrière moi... Florence, la main sur mon épaule, lisait ma lettre...

« C'est vrai ! dit-elle, quand elle eut fini. Je trouverais très-bien ce sentiment de bienveillance et de politesse, si les Anglais nous rendaient la pareille, mais ils viennent chez nous pour vanter leur pays, et si nous allons chez eux, c'est pour déprécier le nôtre. — Quel caractère aimes-tu le mieux ? — Le caractère français... mais notre générosité nous fait toujours dupe des autres nations. — Ah ! par exemple, il y a une chose sur laquelle les Français ne reconnaissent pas de supériorité, c'est la bravoure. — Je le crois bien ! Qui pourrait leur enlever cet amour du danger, cette présence d'esprit, cette gaieté, ce mépris de la mort... et puis ils sont élevés ainsi...

— Comment pourrait-on faire que les Français fussent un peu moins... guerriers ? — Mon Dieu ! cela ne serait pas difficile ; il n'y aurait qu'à commencer dès leur enfance. Au lieu de leur donner un tambour, une trompette, un sabre, un fusil, on leur donnerait une pelle, un arrosoir, une ménagerie, un chemin de



fer et son wagon... — C'est vrai ! on pourrait essayer... — Jeanne, je viens t'offrir mes services pour la planche VIII. — Et je les accepte. Assieds-toi, prends la plume et écris.

Le n° 1 est un col qui se brode sur mousseline, au point d'armes, et en jours, dans le cœur des marguerites et sur ce qui contient le gland. Si tu trouves que ce col serait trop long à broder, ne fais que la bordure terminée par un point de feston.

Le n° 2 est un bonnet de baptême qui se brode au plumetis, sur mousseline.

Le n° 3 est le rond de ce bonnet.

Le n° 4 est un dessin pour volants de mousseline.

Le n° 5 est une boutonnière qui se brode au plumetis sur l'ourlet de la pièce de poitrine d'une chemise d'homme.

Le n° 6 est un dessin qui se brode de même ; mais sur l'ourlet de dessus d'une pièce de poitrine ; la boutonnière est faite à l'ourlet du dessous.

Le n° 7 est un fichu ouvert derrière. Il est formé de bandes de mousseline froncées et d'entre-deux brodés au plumetis.

Le n° 8 est un fichu en mousseline brodée à la pièce ; derrière, il forme pèlerine et se réunit aux devants, par une couture sur chaque épaule.

Le n° 9 est un papillon qui se brode pour porte-cigares, cartes de visite, pelote.

Le n° 10 ce sont les signes qui représentent les couleurs du papillon. La couleur blanche se fait en soie.

Le n° 11 représente deux matelots ramant, et leur petite barque dont un bon vent enlève la voile.

Le n° 12 ce sont les signes qui représentent les couleurs de ce petit tableau. Il sert pour le même usage que le papillon.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un corsage amazone.

Le n° 14 est une des pièces de côté.

Le n° 15 est le côté gauche du devant.

Le n° 16 est la 1<sup>re</sup> partie de la basquine qui se joint au dos, A contre A.

Le n° 17 est la 2<sup>e</sup> partie de la basquine qui se joint à la première, B contre B, et se réunit au corsage, C contre C.

Le n° 18 est la manche droite.

Le n° 19 est le parement de cette manche.

— C'est bien, ma chère Jeanne, mais il faut faire observer que ce corsage se porte à pied et à cheval, que ces parties de basquine se réunissent du haut en bas entre elles, et avec celles du dos ; et que cette basquine se coud à un passe-poil au bas du corsage. — Merci, je l'aurais oublié ; grâce à toi, notre planche a été bien vite expliquée. — Oui, reprit Florence, je comprends l'association pour le perfectionnement d'une chose ; mais pour son invention il faut l'isolement.

— Les idées les plus simples t'amènent parfois aux idées les plus élevées. — C'est que toutes, petites ou grandes, se tiennent par la main. — Et puis cela te donne un petit air doctoral... qui m'étonne toujours.

— C'est ma position qui me fait parler ainsi, et je vais profiter de ta réflexion pour te donner un conseil. Si tu restais seule avec ton père, il serait assez bon pour te dire, par-ci, par-là, un mot de toilette, de ménage.... mais ce serait à toi de savoir répondre à une réflexion qu'il ferait tout haut sur un article de son journal, sur un événement dont tout le monde parle.... Il ne faut pas que ce pauvre père n'ait personne avec qui échanger ses idées et soit obligé d'attendre un ami ou d'aller le chercher... — Merci, Florence, je suivrai ton conseil. Veux-tu faire une petite promenade ? — Oui, la chaleur est supportable aujourd'hui. Tu as une vraie toilette de saison, dit-elle, quand je fus prête à sortir : robe de nankin, corsage montant, à revers, à pointe et à manches pagodes ornées, ainsi que le corsage, de passementerie blanche ; en dedans du corsage, fichu garni d'un jabot, châle double, en mousseline blanche, orné tout autour du dessin n° 4, ce châle, re-



plié sur lui-même, de manière à former comme un revers sur les épaules et placé très-bas derrière; une ombrelle blanche, des bottines de nankin, des gants de fil d'Écosse, gris-perle, un chapeau de paille et des rubans blancs. — Mais, toi, ta toilette est d'une fraîcheur... robe de taffetas rayé, gris et vert, corsage à pointe, manches pagodes; autour de l'ouverture du corsage et autour du bas des manches, une bande d'étoffe pareille à la robe, découpée à l'emporte-pièce, et froncée à la vieille. Si tu étais dame, la garniture, au lieu de s'arrêter au bas du corsage, se continuerait sur la jupe; mantelet d'organdy uni, garni d'un volant festonné, capote de crêpe blanc, ombrelle blanche, bottines de prune-grise... Tu es plus belle que moi... partons!

— Mon Dieu, Jeanne quelle solitude que Paris! il n'y a de vivant que les murailles : *Train de plaisir* : départ pour Londres et retour, trois jours, 30 francs... *Train de plaisir* : Compiègne et retour 6 fr.... Dieppe et retour 20 francs... — Ce n'est pas cher pour savoir ce que c'est que le mal de mer. — Et puis : *La Californienne*, départ pour la Californie... *l'Eldorado*, exploitation des mines d'or... *la Ruche d'or*, exploitation des rivières d'or de la Californie... *la Toison d'or*, expédition de travailleurs pour... la Californie... *La Moisson d'or*, compagnie pour l'importation et l'exploitation des mines d'or... de la Californie... 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> départs... pour les mines d'or de la Californie!... De l'or! toujours de l'or!... Comme cela peint bien notre siècle! — Ah! te voilà regrimpée dans tes hautes idées philosophiques! Parlons d'autres choses?—Que veux-tu? nous ne rencontrons que des toilettes fanées. Ah! voyons des bijoux à travers la montre de cet orfèvre. Quels énormes et lourds bracelets! comme le poignet qu'ils renfermeront semblera petit! Voilà des diamants admirablement montés; ce léger diadème,

formé d'une rose et de ses petits, doit bien faire sur des bandeaux de cheveux noirs. Et ces boucles d'oreilles, combien elles doivent ajouter de piquant à la physionomie!... Eh bien! ma chère, voilà de ces choses que j'admire, mais que je ne désire pas. — J'avoue, Florence, que je les admire et les désire; et que, si j'étais riche... — Si tu étais riche, tu ferais très-bien de les acheter... Moi je voudrais cette bague en écaïlle dont une petite boussole forme tout l'ornement. — La singulière idée! Ainsi, vous vous égarez dans une forêt dont les hauts arbres vous empêchent de voir le soleil, vous savez que le château est au nord, vous regardez votre bague... l'aiguille vous montre le chemin. Vous êtes perdu dans des souterrains dont l'entrée est au midi, vous regardez votre bague... elle vous guide comme par la main... Vous voulez louer un appartement, le concierge dit qu'il est au midi... la bague dit qu'il est au nord... — C'est très-amusant! — Si nous rentrions, Jeanne, ce silence des rues m'attriste. — Je suis à tes ordres. J'ai à te montrer notre gravure de modes. Une des demoiselles a une jupe de taffetas écru, rayée couleur sur couleur, un canezou de jaconas orné de broderie anglaise, sa coiffure est formée de deux grappes de petits velours noirs, ses bracelets sont du même velours; elle berce un enfant dont la mère est allée couper de l'herbe pour sa vache; l'autre demoiselle a une robe de mousseline de laine blanche, à carreaux roses, un châle de filet de soie noire, un chapeau de paille orné d'épis de blé; elle déplie la robe qu'elle a faite pour le petit enfant. — C'est bien! mais cette fois encore je n'ai pas deviné le rébus. — Le voilà expliqué :

Une carte retournée posée sur le reste du jeu — un tremblement de terre — Socrate buvant la ciguë — une haie — un pré — un jeune docteur donnant ses soins à un chevalier blessé dans un tournoi.

— Mais c'est un nouveau rébus que tu



me donnes à deviner... — C'est un peu vrai!... Je vais recommencer :

Un atout — un événement — un sage — une haie — un pré et Ambroise Paré, le père de la chirurgie française, arrachant de l'œil de Henri II le fer de la lance de Mongomery.

*A tout événement le sage est préparé.*

— Je ne remercie pas... — Voilà ma punition. — A propos! tu n'as pas dit le mot de l'énigme, *Ane*. — Il était trop facile à deviner... — C'est pour plus de régularité... — Pourquoi me serres-tu le bras? — Des messieurs qui marchent derrière nous, parlent de nous... ils nous suivent. — Mon Dieu! Florence, que tu me fais peur... Faut-il hâter le pas?... — Non, soyons calmes... — Mesdemoiselles!... firent tout

haut des voix bien connues... — Ah! méchants pères! dit Florence en se retournant... Eh bien, messieurs, vous allez nous donner le bras. »

Et nous rentrâmes gaiement à la maison. Mon Dieu, ma bonne amie, que la femme qui peut être accompagnée d'un père, d'un frère, d'un fils ou d'un mari est une femme heureuse!

Adieu! Amuse-toi. Joue, durant ces vacances, le proverbe de M<sup>me</sup> Éveline Ribbecourt, et si tu y veux plus de spectacle, ajoutes-y, pour *divertissement*, le couronnement de *la rosière*, cela emploiera plus d'acteurs. Bien entendu que ce divertissement sera en action, seulement.

Toute à toi.

J. J.

### ÉPHÉMÉRIDES.

25 AOUT 1807. — MORT DE M<sup>me</sup> COTTIN.

Sophie Ristaud naquit à Tonneins, près de Bordeaux, en 1773, et fut élevée avec soin par une mère pleine de distinction et d'esprit. A l'âge de dix-sept ans, elle épousa le banquier Cottin et vint habiter Paris. Elle resta veuve au bout de trois années de mariage, et la douleur qu'elle ressentit augmenta encore son goût pour la retraite, où elle se livrait en secret aux études littéraires.

Elle écrivait, mais sans penser le moins du monde à publier les pensées qui jusqu'alors avaient servi à la distraire et à plaire à quelques amis, lorsqu'un malheureux, proscrit en ces jours d'orage politique, eut besoin de cinquante louis. Elle ne les possédait point en ce moment, et ne pouvant résister au désir de dérober à l'échafaud une victime, elle alla trouver un libraire et lui vendit cinquante

louis le manuscrit de *Claire d'Albe*. Ainsi sa première œuvre littéraire fut une bonne action.

Le succès qu'obtint ce roman l'encouragea; elle publia successivement : *Malvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde* et *Elizabeth*, ou *les Exilés en Sibérie*. Ce dernier ouvrage est assurément son chef-d'œuvre. Ses autres écrits, pleins de chaleur et de mouvements passionnés, ne sauraient convenir aux jeunes filles; mais des personnes d'un âge plus avancé, sans s'abuser sur le danger des situations qu'ils renferment, les lisent avec plaisir, à cause de l'élégante et mélodieuse facilité du style. Intéressante par ses talents, sa modestie, une bonté à toute épreuve, M<sup>me</sup> Cottin mourut jeune, regrettée d'un grand nombre d'amis.



MOSAÏQUE.

LE PÈLERIN.

Un pauvre pèlerin, bon et pieux, un bâton à la main, couvert d'une robe de bure, parcourait les pays lointains. Souvent il avait vu l'innocent opprimé et le vice honoré. Son esprit s'en étonnait. Préoccupé de ce spectacle, il traversait une épaisse forêt; le ciel était couvert de nuages et le tonnerre commençait à gronder lorsqu'il aperçut une chapelle dont les murs étaient couverts de mousse... Il s'y réfugia et se trouva dans une obscurité profonde; les murailles n'avaient point d'ornements et les fenêtres présentaient une masse diffuse, noire et rouge, rassemblée sur les vitraux.

« Quel triste aspect ! fit le pèlerin, cherchant en vain à démêler quel sujet avait inspiré ces peintures. C'est sans doute quelque fou qui aura employé la suie et le sang pour peindre ces vitraux dont l'ensemble représente assez le monde où nous vivons. »

Le pèlerin venait d'achever cette phrase lorsque le soleil, se dégageant des nuages, frappa sur les vitraux; alors une peinture d'une exquise composition sortit de l'obscurité où elle était, et le verre semblait s'animer sous la lumière qui paraissait d'autant plus vive que l'obscurité de la chapelle était plus grande.

L'esprit du pèlerin fut de même éclairé; car une voix dit au fond de son cœur :

« Ce tableau ressemble aux choses de la vie... Quand la lumière de la vérité brillera, alors ce qui te paraissait sans but, sans harmonie, t'apparaîtra parfait comme ce tableau.

» Prie et crois à la Providence, car Dieu fait tout pour le mieux. »

(Imité de l'allemand par C. VIEL.)

Parmi les autographes de la dernière

vente de M. Christie, il s'en trouvait un du célèbre Franklin. C'était une lettre adressée à un nommé Desportes. En voici le contenu :

« Je vous envoie ci-joint un billet de 10 louis d'or. Je n'ai pas la prétention de vous donner beaucoup, je vous prête seulement cette somme; lorsque vous retournerez dans votre pays, je ne doute pas que vous n'entrepreniez quelque travail qui vous mettra à même de payer vos dettes. Dans ce cas, si vous rencontrez un homme dans la détresse, vous vous acquitterez envers moi en lui remettant cette somme de 10 louis, en lui imposant de la rendre à son tour, lorsqu'il sera à même de le faire, aux mêmes conditions; j'espère que cet argent passera ainsi dans plusieurs mains avant de rencontrer un homme assez bas pour en arrêter la marche. C'est là un tour de ma façon pour faire le plus de bien possible avec peu d'argent; je ne suis pas assez riche pour faire beaucoup de bien. Il me faut donc user de ruse pour tirer bon parti du peu que j'ai. »

Les nations non préparées font connaissance avec la liberté comme les sauvages avec la poudre, en se blessant.

Vicomte de FALLOUX.

Il n'y a pas de plus grande sagesse que d'endurer la folie d'autrui.

CHARRON.

Vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente.

PLATON.



Le sentiment intérieur qu'on éprouve après avoir accompli un noble devoir est pour l'âme une assez digne récompense, puisqu'il lui communique ce calme que le monde ne peut ni donner ni ravir.

WALTER SCOTT.

L'amitié est la perfection de la charité.  
BOSSUET.

L'ambition est la croix de l'ambitieux.  
SAINT BERNARD.

Les aumônes que Jésus-Christ loue, ce sont celles où l'on prend sur soi, car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

BOSSUET.

La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de la vie, que

chacun, dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des amertumes qui compensent les plaisirs.

MASSILLON.

Une marque de grand courage est la douceur.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Le malheur est le roi d'ici-bas, et, tôt ou tard, tout cœur est atteint de son sceptre.

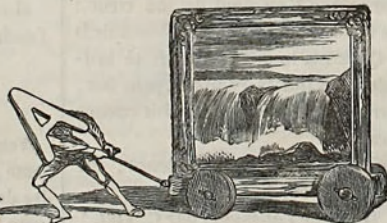
L'abbé LACORDAIRE.

Les larmes nous sont si naturelles, qu'encore qu'elles n'eussent pas de cause, elles couleraient sans cause, par le seul charme de cette indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux.

L'abbé LACORDAIRE.

### RÉBUS.

U



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.









Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens.

18<sup>e</sup> année.

N<sup>o</sup> VIII.